LE

JUBILÉ EPISCOPAL

DE PIE IX

AU COLLÉGE DE L'ASSOMPTION

(22 MAI 1877).



MONTREAL
EUSÈBE SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Nos 6, 8 et 10, Rue St. Vincent.

J. M. J.

PRÉAMBULE.

I

Les *essais littéraires* que contient cette brochure, ayant été composés, à l'exception du sermon, par de jeunes élèves au milieu de leurs occupations scolaires, et dans un assez court espace de temps, n'étaient pas destinés à la publicité. Ce n'était de la part de ces élèves, et dans l'esprit de leurs supérieurs, qu'un témoignage privé revêtu de quelque solennité, de l'attachement du Collége de l'Assomption envers notre Souverain-Pontife Pie IX, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son épiscopat. Mais, sur la demande et les instances réitérées de quelques amis dévoués, d'en faire une brochure, et que cela produirait du bien, nous avons dû céder ; toutefois ce n'a pas été sans quelque confusion, attendû la médiocrité de ces *essais* en regard de ce qui en faisait la matière. En livrant donc ce modeste travail au public, nous l'invitons humblement à tenir compte de l'inexpérience de ceux qui en sont les auteurs, et par-dessus tout, du sentiment qui a présidé à son exécution. Si, après cela, notre œuvre avait pour résultat de raviver et d'entretenir dans les cœurs une affection toujours plus tendre envers le grand Pontife qui nous régit, nous nous trouverions amplement justifiés de notre témérité, et, loin de regretter notre humiliation, nous nous féliciterions de l'avoir subie.

II

RAISON ET DISPOSITIONS DE CETTE FÊTE.

Tout le monde sait avec quel enthousiasme fut accueillie dans le monde catholique, la nouvelle que le Souverain-Pontife, qui gouverne si glorieusement l'Eglise depuis trente-et-un ans, allait célébrer le cinquantième anniversaire de sa consécration épiscopale. Aussitôt des pèlerinages nombreux s'organisèrent de toutes parts, pour aller rendre hommage à ce vieillard vénérable, qui de tout temps et en toutes manières a si bien mérité l'affection de tous les catholiques pendant le cours de son long pontificat. En présence de ces faits éclatants, le Collége de l'Assomption, comprenant toute la gravité de cette circonstance, et ressentant toute la vitalité qui ressort de l'union des Institutions catholiques avec le Souverain Docteur, n'a pu se résigner à garder le silence. Il a cru de son devoir de célébrer cet anniversaire avec toute la pompe et toute la solennité possible, tant pour se mêler au mouvement général qui s'opérait alors envers le Souverain-Pontife, que surtout pour donner un témoignage public de ses sentiments envers un Père qu'il a appris à aimer et à respecter. La fête du 22 Mai fut donc décidée en conseil, et incontinent on en commença les préparatifs. L'annonce en fut faite dans deux journaux canadiens de Montréal : " Le Nouveau-Monde " et " La Minerve," avec invitation à tous les fidèles amis de Pie IX de s'y joindre. Nous avons lieu de nous féliciter du concours qui s'y fit.

Vû le sujet de la fête elle-même, et surtout l'état de souffrance, où se trouvent actuellement l'Eglise et son auguste Chef, tout devait y revêtir un caractére de gravité et de religion ; aussi ces deux idées présidèrent-elles à tout ce qui s'y est passé. La paroisse de l'Assomption aussi avait voulu avoir sa part de démonstration dans cette circonstance. C'est pourquoi la veille au soir, une foule compacte se pressait dans la vaste église, pour assister à un salut solennel du Très-Saint Sacrement, et entendre un sermon pieux. Le " Tu es Petrus " de Desvignes y fut exécuté. Mille feux partaient de l'autel pour inonder la nef de leurs scintillantes lumières, et sur cet autel se dessinaient des bouquets et des festons

sans nombre. Tout ceci était comme un avant-goût de ce qui devait avoir lieu au Collége le lendemain ; aussi chacun alla-t-il se reposer dans l'attente de plus grande choses. En conséquence, dès le matin du jour suivant, le Collége apparaissait sous ses décors les plus pompeux. Sur son dôme et sur sa toiture flottaient les drapeaux anglais, français et américain, tandis qu'au haut du mai se déployait le drapeau aux couleurs pontificales. L'intérieur de sa chapelle surtout saisissait les regards d'admiration par sa parure agréablement variée. Des draperies, des guirlandes, des fleurs naturelles et artificielles y figuraient avec grâces de toutes parts, mais surtout au sanctuaire. A 9 heures une Grand'-Messe solennelle y fut célébrée en présence des élèves et de tous les étrangers réunis ; et à cette Messe fut prononcé le sermon de circonstance qui sera réproduit dans le cours de cette brochure. Dans l'après-dîner sur les 2 heures eut lieu une séance littéraire et musicale, dont toutes les parties offraient les caractères déjà mentionnés. Elles seront appréciées et expliquées à mesure qu'elles apparaîtront dans la brochure. Enfin la soirée fut remplie par l'exhibition de plusieurs tableaux vivants, en rapport avec différents actes du Pontificat de Pie IX. Tel a été l'ordre de cette journée mémorable, qui restera longtemps gravée dans le cœur et l'esprit de tous ceux qui en furent témoins. (1)

(1) Voir le compte-rendn sur le " Nouveau-Monde du 26 Mai."

III

SERMON DONNÉ AU COLLÉGE DE L'ASSOMPTION PAR LE RÉVD. J. M. LÉGARÉ, PTRE., A L'OCCASION DU JUBILÉ ÉPISCOPAL DE PIE IX.
(LE 22 MAI 1877.)

" Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua." (Cant III, 11).

O filles de Sion, sortez de vos demeures, et venez voir le roi Salomon avec le diadème dont l'a couronné sa mère.

M. F.

Il était donc bien beau à voir ce pacifique successeur de David, il était donc bien ravissant à contempler dans la splendeur de ses nôces, au jour de son extrême joie, ce roi l'orgueil de la maison d'Israël à qui tous les âges ont décerné le titre de sage, puisque l'Esprit Saint presse toutes les filles de Sion d'accourir à ce spectacle ! Oh ! oui, sans aucun doute ; mais, non moins beau, non moins ravissant, m'apparaît en ce jour de son Jubilé épiscopal le pacifique successeur de Pierre, le sage Modérateur de la maison de Dieu. Lui aussi en ce moment, il s'avance dans la splendeur de ses nôces. On ne voit pas il est vrai, rayonner la joie autour de lui, le malheur des temps ne le permet pas ; mais la tristesse douce et calme, qui voile son front, ne fait que le rendre plus noble, plus magestueux, et plus digne de sympathies. De tous les points donc de l'univers, accourez, filles de Sion, âmes privilégiées du Christ et de son Eglise ; venez l'admirer et le féliciter au renouvellement de ses nôces, au ravissement de son cinquantième vœu épiscopal. Admirez surtout, et avec extase, les somptueux diadèmes dont sa mère la Religion, s'est plu à le couronner d'âge en âge : diadème de vertus, diadème d'honneurs, diadème de béatitudes. M. F. toutes les choses que je vais dire maintenant à la louange de notre grand Pape, pourraient vous paraître sans intérêt, tant elles vous sont connues ; mais je ne puis renoncer au plaisir qu'on éprouve toujours en famille à s'entretenir de son bon

père. Permettez-moi donc, quoique le plus indigne de tous, de vous rappeler tour-à-tour ses vertus, ses honneurs et ses béatitudes.

1o. Et d'abord, j'ai dit : que la religion l'a couronné de vertus. La Religion, ai-je dit; remarquez bien ce mot ; car je n'entends pas ici ces vertus naturelles, dont chacun est plus ou moins doué en naissant, et moins encore ces vertus civiques, que l'éducation sociale produit toujours avec une certaine mesure dans les individus. C'est en général bien improprement qu'on appelle ces choses des vertus, car elles sont toutes caractérisées par l'instabilité ; variant et se démentant à toute heure, suivant la passion, suivant l'intérêt. Toutefois le grand, le magnanime Pie IX est loin d'avoir été deshérité de ces vertus ; même en lui, elles revêtent l'éclat et la stabilité de la vrai vertu ; mais c'est comme par surcroît que Pie IX les possède, et comme le centuple promis dès cette vie, à ceux qui cherchent avant tout la gloire de Dieu. Je veux vous parler seulement de ses vertus surnaturelles, de celles qui ont leur principe et leur fin dans la Religion, qui tiennent au ciel par le sommet et par la bâse. Dieu seul, il est vrai, sonde les reins et les cœurs ; pour nous faibles mortels, nous ne pouvons apercevoir que le dehors ; mais, que ce hehors est beau en Pie IX, et qu'il révèle de vertus sublimes ! Ces vertus forment une riche couronne ajustée sur son auguste chef. Sur cette couronne j'aperçois en première ligne l'humilité et l'abnégation, fondement de toute sainteté, et ici ornement remarquable de celui qu'on appelle par excellence Sa Sainteté Pie IX les possède à un haut degré. Car, sans parler des formules consacrées de l'humilité ; telles que le "Servus servorum ;" ni des cérémonies usuelles, qui la supposent : telles que le lavement des pieds ; toutes choses exercées par lui depuis déjà trente-et-un ans ; que penser de ces protestations continuelles *d'indigne serviteur*, et de *dernier de tous*, que l'on retrouve sans cesse sur ses lèvres ; que dire de cette série incalculable d'actes en conformité avec ces protestations. On l'a vu mille fois s'abaisser jusqu'à servir dans les offices les plus humbles les pauvres et les petits : dans les asiles, dans les hôpitaux, dans les ambulances, dans les prisons et dans les bagnes. Ah ! il a prouvé abondamment que Dieu, en l'élevant à la plus haute dignité, avait jeté les yeux sur son humilité : " Respexit humilitatem." Et, pensons-nous que ce Dieu, qui résiste aux superbes, l'eût maintenu si long-

temps dans ce poste élevé sans le briser comme un verre, s'il avait aperçu en lui la moindre suffisance? Non, et l'accroissement de faveurs, qui n'ont cessé de se multiplier sur sa tête pour faire de lui un Pape si extraordinaire, me prouve au contraire, la profondeur de son humilité. A l'humilité et à l'abnégation, il faut joindre immédiatement la douceur et la piété, qui en sont comme les corollaires obligés, et qui se manifestent en lui avec tant de suavité. Ces vertus, Pie IX en avait puisé les premières leçons sur les genoux de sa tendre mère, lorsque celle-ci l'obligeait dans son enfance à pardonner aux insulteurs de Pie VI, et formait déjà son petit cœur à la vertu favorite des enfants. Depuis, elles n'ont fait que s'accroître et se développer en lui. Voyez-le : à l'insulte il n'oppose que des bénédictions, à l'outrage et à l'ingratitude il ne répond que par des bienfaits. Il n'a point de fiel, ce Pontife de la colonbe ; mais, au fort des persécutions, il gémit, il cède, il prie ! Et, qu'elle est ardente cette prière qui s'exhale de son grand cœur ! souvent son extase se traduit en douces larmes, qui inondent sa paupière, ou en un feu visible qui anime ses yeux et tous ses traits. Tels sont, M. F., les premiers fleurons de sa couronne de vertus. Mais ces fleurons sont tous groupés autour d'un diamant d'un grand prix, de qui ils dépendent, et qui leur donne toute leur valeur. Ce diamant, c'est la foi vive, dont Pie IX est animé. Par la foi, il découvre d'un côté la grandeur infinie de Dieu, et de l'autre sa propre petitesse ; et alors, il s'anéantit, il adore, il s'immole. Mais voici bien une autre merveille : ce Pontife si humble et si débonnaire, est en même temps trè-prudent et très-ferme. Comme chef spirituel de l'Eglise, Pie IX a un dépôt sacré à garder ; comme chef temporel des Etats romains, il a un patrimoine à conserver. Dans tous les concordats, dans toutes les négociations diplomatiques, la Révolution ou la Démagogie lui arrache-t-elle quelques concessions, c'est toujours saufs ces deux grands intérêts. Jamais il n'est surpris par la ruse ; jamais il n'est séduit par les artifices. On le dépouille, mais il proteste de plus en plus énergiquement ; on attaque sa doctrine, mais il la proclame de plus en plus hautement. Bien plus quelle force ne déploie-t-il pas, quelle constance n'oppose-t-il pas à toutes les fureurs et à toutes les machinations de ses plus acharnés adversaires ! C'est au point que les plus audacieux mêmes tremblent et frémissent au retentissement

de ses anathêmes. Voilà encore de nouveaux fleurons de sa belle couronne. Mais, comme les premiers, il sont tous liés et réunis par un diamant d'un prix immense. Ce diamant, c'est une confiance sans bornes. Par la confiance, Pie IX se fonde sur les promesses et sur la puissance de Dieu, et, fort de cette solidité, il demeure comme un roc massif au milieu des flots et des tempêtes. Mais que vois-je ! Ce grand Pontife, que j'admirais tout à-l'heure avec la force et le courage du lion, avec la stabilité et la fermeté d'une citadelle, il a aussi la bonté et la mansuétude en partage ! Il pardonne, il relève, il encourage : les grâces coulent de sa bouche et de ses mains ! Sa générosité et sa libéralité n'ont point d'égale ! Il donne, il prodigue, il épuise ses trésors ; il n'est jamais à bout de bienfaits ! Des multitudes ont ressenti sa bienfaisance, des multitudes l'ont bénie ! Quel n'est pas l'éclat de ces nouveaux fleurons ! Ils brillent au-dessus de tous les précédents, et le diamant qui les engendre est aussi plus scintillant que tous les autres ! C'est la charité, indéfinie dans sa croissance comme dans sa durée : *Major autem horum charitas.* C'est la charité, où ni l'homme ni l'ange ne saurait excéder, et où le grand Pie IX s'élève sans cesse. Par la charité qui l'anime, Pie IX plonge ses immenses désirs dans le sein inépuisable de Dieu, et il en aspire à longs traits des communications surabondantes, qu'il répand ensuite à profusion autour de lui, et dans tout l'univers. Et que dire encore de tant d'autres fleurons épars ca-et-là sur sa riche couronne ? Ici, ce sont la patience et la longanimité, là, la résignation et le sacrifice ; à côté la souffrance et la mortification, ailleurs la pénitence et l'expiation ; enfin, dans un autre endroit, la croix et le martyre. Tous ces fleurons et mille autres remplissent avec charme les interstices des groupes signalés plus haut, et l'ensemble offre l'aspect d'une couronne la plus gracieuse et la plus magnifique. Et cette couronne, je l'ai dit, c'est la Religion seule qui l'a tressée, et qui l'a ajustée sur son front ; toutes les institutions de la philanthropie et de la science moderne n'engendrant jamais que des simulacres, des singeries de la vraie vertue. Oh ! qu'il est ravissant, Pie IX surmonté de ces festons et de ces pierreries, et qu'il est bien digne de l'admiration universelle dont il est l'objet ! Aussi, à sa vue, comme jadis les chœurs célestes à la vue de l'Immaculée Vierge, tous les ordres de la terre se sont ils écriés spontanément : *Quis est iste !* Quel est cet homme !

2o. Tant de vertus, M. F., et par conséquent tant de mérites, appellent les honneurs sur la tête de celui qui en est orné. Aussi, et c'est ma seconde considération, la Religion l'a-t-elle couronné d'honneurs ineffables. Sur la terre, la vraie Religion est constituée en une monarchie ayant une hiérarchie de plusieurs degrés. Mais, à la différence des monarchies temporelles, qui pour la plupart sont héréditaires, cette monarchie toute spirituelle est élective à tous ses degrés. En sorte que le mérite seul y a des droits. "*Cui honorem, honorem.*" Quant à la monarchie temporelle, dont le Pape est investi en même temps que de la monarchie spirituelle, c'est la reconnaissanne des peuples qui l'en a gratifié. Elle est sacrée, elle est inprescriptible, participant à l'inviolabilité même de la monarchie spirituelle. Elle est un magnifique et légitime surcroît accordé providentiellement au Vicaire de J. C. sur la terre. Mais, de même que je ne me suis pas arrêté à vous parler des vertus naturelles de Pie IX, quoique surnaturalisées en lui, je ne vous parlerai pas non plus de sa royauté temporelle. Seule son élévation par la Religion m'absorbera tout entier, comme étant bâsée sur ses mérites surnaturels. Or, cette élévation successive forme encore une riche couronne, une couronne d'honneurs celle-ci, placée au-dessus de celle de ses vertus. Les premiers fleurons de cette noble couronne, plus éclatante encore que celle que nous venons de contempler, sont les cœurs d'une petite portion du troupeau de J. C., qui furent confiés à Pie IX lors de sa prêtrise. De ces cœurs, comme d'autants de parterres embaumés, naissent le respect, la confiance et l'amour; et ils sont eux-mêmes groupés autour d'un beau diamant, le diamant du Sacerdoce. Le Sacerdoce commande et réunit ces sentiments autour de lui; il est un premier degré dans l'échelle des dignités. Plus loin s'épanouissent d'autres fleurons, plus nombreux, plus nobles, et plus précieux. Ce sont d'abord une plus grande portion du troupeau chrétien; puis, les cœurs, les esprits et les volontés d'une partie du clergé lui-même. Sur ces derniers, comme sur des tertres enchantés, germent la déférence, la fidélité, le dévouement; et ils se rattachent tous au diamant plus éclatant de l'Episcopat. L'évêque a sous ses ordres une partie du clergé inférieur, et il monte d'un second degré la montagne des dignités. A l'opposite se trouve aussi un diamant d'un prix exorbitant. C'est le Cardi-

nalat, qui est environné, lui, de priviléges nombreux, comme d'autant de pierreries. Ce sont : la préséance sur toutes les dignités inférieures, et le suffrage décisif dans les conciles généraux ; l'assistance et les conseils à la suprême autorité de l'Eglise ; l'administration même de l'Eglise, *sede vacante*, et l'élection d'un souverain Pontife ; la formation et la direction des Congrégations romaines, préposées aux décisions de morale, de dogme et de discipline. Le Cardinalat participe grandement à la suprême jurisdiction ; c'est dans ses rangs que l'on fait choix de celui qui doit l'exercer ; il s'élève immensément vers le sommet des dignités. Mais c'est sur l'avant de la couronne que resplendit la plus démesurée comme la plus inestimable pierre précieuse. La Papauté ! qui pourra l'apprécier ! Elle est le point culminant de toutes les grandeurs, plongeant sa tête dans les splendeurs éternelles, et réflétant sur la terre l'éclat qu'elle en emprunte. Aussi est-elle ornée de toutes richesses et de toutes beautés. Tous les degrés de la hiérarchie, tous les états et tous les ordres de la terre, sont ses satellites. Soleil du monde moral, elle rayonne partout. Sous sa douce influence tout s'anime, tout se vivifie, tout se réjouit. Tout lui doit hommage, gloire et jubilation. Oh ! qu'elle est donc belle, la couronne d'honneurs de Pie IX ! C'est la Religion aussi qui a tressées celle-là sur son auguste chef.

3o. Mais, ce n'est pas tout encore, et la Religion l'a aussi couronné de béatitudes. M. F., c'est dans le plus grand recueillement, c'est dans le ravissement de l'extase, que nous devons nous arrêter devant cette troisième couronne du grand Pontife. Elle s'élève au-dessus des deux premières, et elle atteint par ses sommets le ciel lui-même, le séjour des inaltérables béatitudes. Oh ! c'est ici que je dois releguer bien loin la pensée de livrer à vos contemplations les vains contentements de la terre ! Ils sont tous caducs, intermittents, et ils ne sont pas purs. La Religion, loin d'en couronner ses adeptes, les leur interdit dans tous les temps. Pour elle, elle en a d'autres, qui sont inappréciables ; et il n'est pas de plus beaux apanages des vertus et des honneurs que ces contentements tout spirituels. Pie IX ne pouvait manquer d'en être gratifié. Aussi sa troisième couronne en est-elle richement émaillée. Voyez ; c'est d'abord la perspective enchantée du royaume céleste, promis jusqu'à deux fois, et gouté à l'avance sur la terre par le

règne de la justice dans le cœur. Telles sont les béatitudes de la pauvreté et du détachement volontaires, ainsi que de la souffrance pour la cause de la justice : *Beati pauperes spiritu—Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cælorum.* C'est le parfum des hommages de la terre, et des plus pures affection des hommes, promis et assurés ici-bas à ceux qui sont débonnaires et doux : *Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram.* C'est l'arôme, c'est la saveur, des consolations spirituelles et intérieures, garanties en cette vie à ceux qui gémissent et qui s'affligent du mal. *Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur.* C'est la satisfaction, c'est le rassasiement complet de tous les nobles appétits de l'âme, héritage heureux des affamés et des altérés de la justice : *Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur.* C'est l'harmonie des enivrantes miséricordes, prononcées en faveur des miséricordieux. *Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur.* C'est la vision anticipée par la contemplation de Celui qui est le souverain bien et la souveraine beauté, partage exclusif de ceux qui ont le cœur pur : *Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt.* Enfin, c'est l'anoblissement de la filiation et de l'hérédité divine, titre sacré de ceux qui sont pacifiques : *Beati pacifici : quoniam filii Dei vocabuntur.* C'est en un mot la paix elle-même, paix profonde et inaltérable, que ne saurait donner le monde, et dont toutes les tribulations et toutes les adversités de la vie, ne peuvent tout au plus qu'effleurer la surface. Oh ! mon Dieu ! qu'elle est donc belle cette dernière couronne du front de Pie IX ! Elle surpasse infiniment tout le sens humain. Et, n'est-elle pas du plus admirable, quand on songe que c'est un homme de la terre, de ce lieu de misères et de larmes, qui en est orné ? Non ! ces béatitudes, il n'y a que la Religion qui puisse les procurer ; et elle les a jetées sans épargne sur la tête de notre glorieux Pontife.

Venez donc, ô filles de Sion, empressez-vous, accourez, vous, les élus du christianisme, autour du grand Roi, du sage Pontife, qui a été couronné, et que nous honorons. Contemplez avec ravissement son triple diadême de vertus, d'honneurs et de béatitudes ; et dites s'il n'est pas digne en cet état, de toutes louanges et de toutes affections. Ah ! on a voulu amoindrir cette beauté, on a voulu lui ôter ses séductions ; mais un charme secret s'est élevé des malédictions mêmes dont on

l'a couvert, et du creuset auquel on l'a soumis. Il en est sorti plus ravissant et plus enchanteur que jamais. A lui donc nos langues et nos voix, pour l'acclamer et le bénir comme il convient, à lui nos esprits et nos cœurs, pour le suivre et nous attacher à lui dans tous les temps. Par lui, nous communierons aux vérités vitales et éternelles ; car il en est le Docteur infaillible ; par lui, nous traverserons sûrement de la terre au ciel, car il est......... le Pontife. Amen !

A. M. D. et M. G.

IV

LA SÉANCE LITTÉRAIRE ET MUSICALE.

§ I.

Les huit premiers articles.

La séance s'ouvrit par un air de Bande, " Alna Galop," après quoi le Chœur exécuta la première strophe du " Stabat Mater " de Rossini. Par là se révélait immédiatement le caractère principal de la séance, et s'annonçait aussi le deuil de l'Eglise, deuil profond, mais plein de majesté, en présence du long martyre de son Chef. Puis M. J. Codère, élève finissant, président de la Société littéraire, prononça comme dédicace un premier discours, intitulé : " Notre Collége et Pie IX." Il y exprima d'abord ce que tous les Colléges enseignants, comme tels, doivent à Pie IX ; ensuite, ce que le Collége de l'Assomption en particulier lui doit ; puis il termina en protestant devant toute l'assistance des sentiments de ce Collége envers ce grand Pontife. Voici ce discours :

NOTRE COLLÉGE ET PIE IX. (dédicace).

Le spectacle dont nous sommes témoins en ce moment, semble présager quelque chose d'extraordinaire. Une ère nouvelle semble s'annoncer pour le catholicisme, et même pour le monde entier. Quelque chose d'inconnu se remue dans les airs et au fond des âmes. Au milieu

de cette mystérieuse agitation, un rayon d'espérance a pénétré l'obscurité, et l'élan général qui se dirige vers Rome pour faire hommage à son saint Pontife, a réveillé la foi de toutes parts. En effet, pourquoi ces pèlerinages et ces démonstrations ; pourquoi ces concerts et ces transports d'allégresse, en un mot pourquoi cet empressement et ces fêtes splendides ? Nous le savons, un grand jour s'est levé sur le monde, et l'illustre famille chrétienne est conviée à un magnifique banquet. Mais quel est donc l'hôte glorieux, objet de tant de jubilations ? Tous l'ont nommé ; c'est le doux, c'est le magnanime Pie IX ! C'est Pie IX, la grande figure de notre sciècle, l'immortel Pontife de l'Eglise, que nous nous plaisons à nommer Notre Père. Cet incomparable vieillard, âgé déjà de quatre-vingt-cinq ans, malgré ses longues fatigues et le malheur des temps, vient de voir briller, aux applaudissements de tous, son cinquantième anniversaire d'épiscopat. L'impitoyable mort veut bien respecter encore une vie si précieuse et si nécessaire dans ces jours mauvais. " La vieillesse ne fait pas mourir," disait-il lui-même un jour à l'un de ses nombreux visiteurs. Non, la vieillesse n'a pas encore fait mourir Pie IX, et il est encore plein de vie et de vigueur apostolique. C'est là une merveille ; il vit, et il guide encore d'une main ferme et sûre la Barque de Pierre, confiée à son bras il y a trente-et-un ans, et assaillie de nos jours avec plus de fureur que jamais. Du fond de sa triste captivité il conjure encore l'orage, toujours sur le point de faire sombrer l'Eglise. Vous tous, membres fortunés de cette Eglise, et vous, ordres illustres de la terre, réjouissez-vous donc en ce jour, et ouvrez vos cœurs à la plus douce espérance. Car celui que vous fêtez en est digne à tous égards.

Mais si tous doivent se liguer dans une commune allégresse, et rivaliser d'ardeur et de zèle pour témoigner de leur attachement à Pie IX en ces jours d'immortels souvenirs pour lui, nous, les maisons d'enseignement catholique, nous avons surtout ce devoir. Car c'est au Pape, c'est à notre souverain Pasteur et au représentant de Jésus-Christ sur la terre, qu'a été confié divinement le dépôt sacré des sciences. Il est comme un foyer de lumière, placé au centre du monde, pour l'éclairer et le diriger dans la recherche des vérités. C'est de la Papauté, comme d'une source pure et limpide, que la vraie science dans tous les temps s'est communiquée au

monde. Cette prérogative, tous les âges jusqu'ici l'ont reconnue et l'ont respectée, l'impiété moderne seule s'est efforcée de la lui ravir. Mais, soyons tranquilles, Pie IX est là, fidèle comme un apôtre, intrépide comme un martyr, pour la revendiquer et la défendre en face de l'univers. Pour nous, les Colléges chrétiens, nous n'avons qu'à nous attacher fortement à sa cause, qui est la nôtre ; car nous partageons avec lui la gloire de distribuer cette science au monde. En effet les Institutions catholiques sont comme des foyers majeurs de cette science, dont le Pape est la source. C'est dans leur sein fécond que la jeunesse chrétienne vient puiser sans cesse le bienfait inappréciable de l'éducation, en même temps que former son cœur aux vertus les plus salutaires ; c'est d'elles que sortent chaque année pour les sociétés ces hommes éclairés et solidement fondés en principes, qui font leur gloire dans les grades les plus éminents. Aussi ces Institutions sont-elles l'objet d'une prédilection spéciale de la part de notre grand Pontife ; témoins, les faveurs signalées et les encouragements remarquables dont il ne cesse de les entourer. C'est donc un impérieux devoir pour elles de se rapprocher le plus possible du Pontife souverain, la source inépuisable des vraies doctrines, pour participer abondamment aux principes sains qui en émanent, et qui seuls font le chrétien fervent et le citoyen distingué. Oui, la Papauté est et sera toujours l'axe rayonnant du monde intellectuel et moral ; et en ce jour du Jubilé épiscopal de Pie IX, toutes les Institutions enseignantes du catholicisme doivent se presser plus que jamais autour de lui pour le fêter et l'acclamer avec bonheur.

Mais, c'est justice de le dire ici, il en est une qui doit manifester sa joie et son bonheur entre toutes les autres. C'est le Collége catholique de l'Assomption, qui a reçu du grand Pontife à diverses reprises des marques si particulières de sa bienveillance. Maintes fois, dans le cours de son Pontificat, il a honoré notre maison de ses bienfaits signalés ; et ces bienfaits sont inscrits dans nos fastes en caractères qui ne s'effaceront point. Ils sont autant de titre particulier à notre reconnaissance la plus sacrée. Avant lui son prédécesseur d'illustre mémoire, par un indult spécial transmis au premier pasteur de ce Diocèse, nous avait gratifiés de la pieuse confrérie de Notre-Dame, avec tous les privilèges dont elle jouit à Rome même. Mais Pie IX n'est pas resté au-dessous de

ces marques de tendresse envers nous, et il n'a pas été moins magnifique dans ses bienfaits, lorsque l'occasion s'en est offerte. En 1865, après que lui eurent été présentés les documents attestant le don généreux d'un autel en marbre par les anciens élèves, et les cérémonies de consécration de ce même autel, il daigna adresser à ce Collége avec grande affection des félicitations et des encouragements, ainsi qu'une bénédiction apostolique. D'autre fois encore, il a renouvelé ces bénédictions avec une tendresse toute paternelle. Puis, avec la délicate générosité qui le distingue, il a bien voulu un jour se souvenir du mérite et du dévouement de notre cher et vénéré fondateur, en lui envoyant une médaille d'honneur, digne récompense de ses importants services. Enfin, tout dernièrement encore Pie IX nous donnait de nouvelles marques de sa bonté, en gratifiant notre cercle littéraire d'une bénédiction spéciale, ainsi que de précieuses indulgences accordées à perpétuité, comme récompense de ses travaux passés, et comme gages de succès pour toutes ses entreprises. Voilà en particulier ce que Pie IX a fait pour nous. Certes, nous avons droit de nous en féliciter, et nous avons de particulières raisons de le fêter en ces jours d'immortels souvenirs pour lui. Pie IX est donc manifestement notre bienfaiteur ; nous nous faisons un bonheur de le proclamer, et nous saisissons avidement l'occasion de lui en témoigner publiquement notre reconnaissance. Toujours nos sentiments seront à la hauteur de nos obligations envers lui ; toujours nous garderons un doux souvenir de ces inappréciables faveurs, et son nom beni restera gravé à jamais dans nos cœurs. O père tendre et bien-aimé, en ce jour solennel et infiniment mémorable, laisse nous déposer à tes pieds l'humble hommage de notre attachement sincère et dévoué, et t'exprimer du fond du cœur les vifs sentiments d'amour et de gratitude qui nous animent à ton égard. Nous saluons en toi le Pontife magnanime que le ciel admire, et que la terre vénère, le gardien et le dispensateur des lumières véritables et infaillibles. Nous mêlons nos faibles voix aux concerts unanimes qui s'élèvent de toutes parts pour remercier le ciel des faveurs sans nombre dont il a comblé ta personne sacrée. Toujours nous accepterons ta doctrine avec joie et soumission, et le seul honneur de la recevoir de ta bouche sera pour nous le plus puissant motif de la pratiquer et de la propager. Ce sera toujours

pour nous une obligation bien douce de correspondre à tes moindres désirs, et de faire respecter toutes tes volontés. Sois persuadé, ô tendre père, que tu nous trouveras toujours au poste du devoir, toutes les fois qu'il s'agira de tes intérêts, qui nous seront toujours sacrés. Et, comme gage des sentiments que nous venons d'exprimer, daigne accepter la démonstration présente, que tes enfants dévoués de l'Assomption s'empressent de t'offrir. (suivit la lecture du programme de la séance, après quoi l'orateur continua).

Nous aurions souhaité que cette séance fût plus digne des bontés de Pie IX. Toutefois, nous avons consacré tous les loisirs que nous ont laissés nos nombreuses occupations de classe, pour donner tout le lustre possible à une fête que nous chérissons, et dont le souvenir ne nous quittera pas. Puissent nos travaux vous intéresser un peu ; et surtout raviver et augmenter en vous l'affection que vous avez déjà conçue pour le grand Pape que nous fêtons.

A. M. D. et M. G.

Suivit une esquisse historique de l'enfance et de l'adolescence de Pie IX, délivrée par M. X. Ladurantaye, élève de 1ère. année de Philosophie. Dans ce morceau littéraire, l'auteur s'appliqua à peindre les aimables qualités de l'enfant, qui plus tard devait être Pie IX ; et ensuite, ces mêmes qualités s'épanouissant davantage au sein des maisons d'éducation pendant son heureuse jeunesse. Il fut suivi d'un solo : le " *Cujus animam* " de Rossini, toujours si émouvant.

L'ENFANT.—LE JEUNE HOMME.

A la veille des grands évenements, l'humanité semble s'arrêter dans sa marche et opérer une halte solennelle. L'agitation, les bruits confus de l'univers se taisent pour faire place au repos, au silence, et tous les regards, attachés sur l'horizon, cherchent à y saisir l'annonce de ce qui va suivre. C'est une heure de profond recueillement et de sublime attente. Ce que fait le monde avant les grands évenements, l'historien se sent forcé de l'accomplir avant les grands récits. Il sait que de toutes les

productions de l'esprit, la plus pure, la plus chaste, la plus noble, c'est l'histoire ; et alors, éloignant de lui le tumulte et l'agitation, il se voue à la solitude. Il prête l'oreille aux mille voix du passé, et recueille avec soin leurs instructions. Tel doit être tout norrateur, et surtout, tel doit être celui qui, comme nous, entreprend de parler de la plus étonnante personnalité de la terre, du Pontife que l'on admire universellement de nos jours, de Pie IX enfin. En présence de cette tâche, nous avons senti toute notre faiblesse et toute notre *imparité*, mais pourtant, nous n'avons pas voulu rester muets en une circonstance où tout parle, où tout acclame, et nous avons ôsé mêler notre voix au concert de louanges qui s'élève de partout en l'honneur du grand Pontife. Puissions-nous ne pas être trop inférieurs à notre sujet, et vous montrer assez dignement ce que fut Pie IX enfant et jeune homme, prêtre et prélat, pontife et roi.

Parmi les peuples, qui plus d'une fois jadis, contrebalancèrent la puissance de la République Romaine, on remarque les Sénonais, tribu barbare venue des confins de la Gaule. L'Italie, qui fut longtemps le théâtre de leurs victoires, a conservé de nombreuses traces de leur passage. Une ville de la Marche d'Ancone a retenu leur nom glorieux : c'est l'Antique Sena-Gallica, appelée aujourd'hui Sinigaglia, elle est gracieusement assise sur les bords de l'Adriatique, entre deux majestueuses rivières qui lui donnent tout à la fois un aspect féerique et imposant. Vers le XV siècle, une famille encore modeste disait adieu à Crema en Lombardie, et venait se fixer à Sinigaglia. Au témoignage de l'histoire, elle y acquit promptement une influence considérable, et bientôt le nom des Mastaï brilla à l'égal des premiers de la cité. Après une longue suite de services, les Mastaï furent honorés du titre de comte par le duc de Plaisance et de Palerme. Ayant contracté une alliance matrimoniale avec le dernier rejeton de la race des Ferretti, ils ajoutèrent ce nom au leur, et depuis l'aîné de la famille les a toujours portés réunis.

Or le 13 Mai 1792, le palais du comte Mastaï-Ferretti se parait de ses plus riches décors et retentisait de joyeuses acclamations. Tout avait pris un air de fête et de triomphe, le bonheur était à son comble ; car ce jour-là était né un nouveau rejeton de cette illustre famille. Cet enfant devait s'appeler plus tard Pie IX. O Desseins impénétrables de la Divinité ! A l'heure même

où le torrent révolutionnaire débordait sur la France, et envahissait successivement tous les dégrés de l'échelle sociale, à l'heure où les passions mauvaises s'agitaient sur la terre comme des furies, à ce moment même, venait au monde celui qui devait porter à la révolution ses coups les plus terribles, celui qui devait lutter corps-à-corps avec ce dragon infernal, et le jeter vaincu à ses pieds. Ah ! admirons ici les vues du Seigneur, et retenons avec amour le souvenir de ce 13 Mai 1792 : car dans cette circonstance, du milieu des ruines intellectuelles ammoncelées de toutes parts, apparut l'astre régénérateur, l'astre bienfaisant du XIX siècle.

Cependant le nouveau-né avait reçu au baptême le nom de Jean-Marie, double prédestination à l'amour et à la pureté. Ces deux vertus, la comtesse sa mère s'efforça de les cultiver daus l'âme de son jeune fils. Elle savait, cette pieuse femme, que l'enfant est comme l'ange de la maison, l'ange du foyer ; et, imitant l'exemple de deux saintes femmes, mères de deux grands saints : Thomas d'Aquin et François de Salles, elle était attentive à éloigner du jeune enfant tout ce qui aurait pu lui causer quelque impression funeste. Elévé ainsi sous l'œil maternel, le jeune Mastaï montrait la piété la plus tendre, la plus angélique douceur. Que de fois le cœur de la noble dame dut tressaillir de joie, en voyant son fils si digne de ses leçons et de ses soins, en le voyant toujours pieux, toujours obéissant. Mais ce qu'on remarquait surtout dans Jean-Marie, c'était son amour pour l'Immaculée Vierge, pour la Reine des cieux, son unique plaisir était d'entendre sa mère lui parler de cette mère des chrétiens. Alors, le visage de l'enfant prenait une expression indéfinissable, et il s'écriait : Que tout cela est beau ! C'est dans ces saintes dispositions que s'écoulaient les premières années du jeune Mastaï, lorsqu'arriva à Sinigaglia la nouvelle de l'emprisonnement du pape Pie VI. On était en 1799. La Révolution, continuait son œuvre de destruction et de pillage. Les soldats de la République Française s'étaient précipités sur l'Italie, et etaient entrés dans la Ville Eternelle. Le Pontife n'ayant pas voulu céder à leurs iniques prétentions, ils s'étaient saisis de sa personne sacrée, et en ce moment même, Pie VI était conduit en exil. Ces terribles nouvelles produisirent l'impression la plus douleureuse au château du comte Mastaï-Ferretti. L'illustre famille, dévouée toute entière aux intérets du Siége de St. Pierre, com-

prenait le malheur que subissait l'Eglise. Un soir, comme le jeune Jean-Marie allait prendre son repos, la Comtesse, en l'embrassant, ne put retenir ses pleurs. Qu'avez-vous donc ma mère, demanda l'enfant.—Mon fils, le Pape est prisonnier, on l'emmène à cette heure loin de Rome. Les yeux du jeune Mastaï se remplirent de larmes, et se jetant à genoux avec sa mère, il pria longtemps pour la conservation du Souverain Pontife. Quels sont donc les hommes qui traitent si mal le pape, demanda encore l'enfant.— Ce sont les Français, répondit la comtesse.— Il faut donc demander à Dieu de les punir, s'écria Jean-Marie, dont le regard s'animait de plus en plus. — Non, interrompit la mère, au contraire, il faut prier pour eux. — As-tu oublié ce que faisait J.-C. sur la croix ? Il intercèdait pour ses bourreaux, conjurant le Seigneur d'avoir pitié d'eux, et de leur pardonner. D'ailleurs, tous les Français n'imitent pas ceux qui ont porté la main sur le Pape : leur nation est opprimé par des impies, supplions le ciel de les convertir. Alors l'enfant tomba de nouveau à genoux, et adressa au Seigneur une prière pour les ennemies de Pie VI. Sublime dialogue, s'écrie ici un auteur, sublime diologue qui nous montre et la douce naïveté de l'enfant. et la foi brûlante de la mère. Sous ces pieuses inspirations la charité, cette fleur des jardins du ciel, s'épanouissait, et se développait dans l'âme du jeune Mastaï. Placé à l'école de Sinigaglia, il se fit aimer et de ses maîtres et de ses jeunes condisciples. Affable avec ceux-ci, il était toujours prêt à leur rendre maints petits services, Quelque nuage venait-il à obscurcir la félicité de ces jeunes amis, aussitôt il s'efforçait de les consoler, et de dissiper leur chagrin. Jamais il ne souffrait qu'on prononçat de mauvaises paroles en sa présence et souvent avec une douceur admirable, il reprenait celui de ses amis qui avait eu le malheur de manquer à ses devoirs. C'est ainsi, qu'à peine âgé de neuf ans, Jean-Marie était déjà un apôtre, cependant l'unique objet de ses vœux, c'était de faire sa première communion, Le jour tant désiré arriva enfin, et le jeune Mastaï revêtu de la parure de l'innocence, s'approcha de la Table sainte et reçut dans son cœur le Dieu des petits enfants. Le ciel dut alors frémir harmonieusement en contemplant cet ange de la terre agenouillé au pied de l'autel, venant se nourrir pour la première fois du Pain Eucharistique. Que de bonheur et de félicité pour Jean-Marie ! Il ne

pouvait que répandre des larmes et des sanglots. A ce spectacle, sa mère, sa tendre mère, sentit son cœur s'élever jusqu'aux plus hauts sommets de l'émotion humaine, et en ce moment elle remercia le Seigneur de lui avoir donné un tel fils. La cérémonie de la communion avait répandu l'allégresse dans l'illustre famille du comte Mastaï, mais à cette joie succéda bientôt une certaine tristesse; Jean-Marie allait partir pour le Collége de Volterra. Tant que l'enfant était demeuré à la maison paternelle, la comtesse ne redoutait rien pour son innocence, mais quand fut venue l'heure de la séparation, elle comprit tous les dangers qu'il allait courir. Mon fils, lui dît-elle, en lui faisant ses derniers adieux ; mon fils, garde toujours dans ton cœur l'amour de Dieu et la pureté, sois fidèle aux préceptes divins, et par là, tu seras agréable à Dieu et à ta mère. Jean-Marie, les yeux mouillés de larmes, se jeta dans les bras de la comtesse, et partit. C'est au collége que se developèrent dans le jeune Mastaï les qualités d'esprit les plus rares unies aux vertus les plus sublimes. Se souvenant des avis de sa mère bien-aimée, il s'efforçait de plaire à ses supérieurs en leur montrant une obéissance pleine et entière. Rempli d'ardeur pour l'étude, et avec une intelligence élevé, il fit de rapides progrès dans la science et aux examens, il remportait toujours les plus belles couronnes. Aussi ,un inspecteur de l'université de France étant venu au collége de Volterra, fut frappé de sa science et de son application. Et comme s'il eût vu dans l'avenir, il s'écria : “ Ce jeune homme ira loin, pour peu que les circonstances le favorisent ” Malgré les talents dont était doué Jean-Marie, il ne cessait de montrer à ses camarades les plus grands égards ; et jamais on ne le vit se prévaloir de ses qualités naturelles. Et c'est pourquoi, il était aimé de tous avec la plus vive tendresse ; l'unique plaisir des jeunes gens, ses confrères, était de pouvoir s'entretenir avec lui. Entre tous, il se distinguait par sa tendre piété et sa fervente dévotion envers la Mère de Dieu. Souvent il se rendait à l'antique église de Volterra, et là, prosterné devant l'image de la Madone, il restait plongé dans la méditation et la prière. Ainsi s'écoulèrent pour le jeune Mastaï les jours qu'il passa dans la vieille cité étrusque. Il avait atteint sa dix-huitième année, et il éprouvait le besoin de se retremper, pour ainsi dire, au foyer paternel avant d'embrasser un état de vie. A cette époque, Napoléon

remplissait l'univers du bruit de ses conquêtes et de ses victoires. Ce despote de génie, après avoir promené son épée dans tous les pays de l'Europe, voulut enfin s'attaquer au Siége de St. Pierre, il voulut lutter contre Pie VII. N'avant pu rien obtenir du courageux vieillard, il avait donné l'ordre de s'emparer de sa personne. En présence de ces événements, le fils du comte Mastaï se senti animé d'une ardeur guerrière et il pensa à entrer dans la carrière militaire. Il était poussé à cette détermination par les conseils de son père, mais, après avoir longtemps prié, après avoir demandé à Dieu de l'éclairer, il se décida à embrasser l'état ecclésiastique. C'était là que le ciel l'appelait : il comprit le sacrifice qu'il devait accomplir, mais il ne recula pas devant l'épreuve, et il se consacra avec amour et avec joie au service des autels.

Ici se termine la tâche qui m'a été confiée. Je n'ai fait qu'esquisser à grands traits la vie de Pie IX depuis sa naissance jusqu'à sa vocation. J'ai essayé de vous mettre sous les yeux, son obéissance, sa charité, son amour de Dieu et de Marie. Il vous reste maintenant à entendre le récit de ses œuvres et de sa conduite comme prêtre et comme prélat, comme pontife et comme roi ; c'est la tâche de deux autres de mes confrères. Mais en terminant permettez-moi d'élever la voix et de m'écrier : Amour et gloire à Pie IX. Amour et gloire à notre bien-aimé pontife, surtout en cette circonstance mille fois bénie où il nous est donné de célébrer son cinquantième anniversaire d'épiscopat. Prions le ciel de lui accorder encore de longs jours, mais des jours semés de bonheur et de prospérité.

A. M. D. et M. G.

Immédiatement après furent présentées deux nouvelles esquisses historiques par MM. A. Bérard et A. Archambault, tous deux élèves de première année de Philosophie. C'était : "Le Prêtre, le Prélat." renfermant la vocation de Pie IX au Sacerdoce, et son élévation successive jusqu'au Cardinat inclusivement ; ainsi que tout ce qu'il a accompli de remarquable dans ces différents états : et "Le Pontife, le Roi," racontant son élection au Souverain Pontificat, et tout ce qu'il a fait

de grand et d'admirable en cette double quatité depuis trente-et-un ans. Alors le Chœur fit entendre "l'Eglise sur la mer du monde" du Révd. P. Lambillote.

LE PRÊTRE, LE PRÉLAT.

Vous venez d'entendre un récit rapide mais fidèle de l'enfance et de l'adolescence de Pie IX. Et en dernier lieu on vous l'a montré aux prises avec les difficultés de la vacation. C'est qu'en effet le jeune Mastaï entrait dans la vie à une époque où l'Europe et le monde retentissaient du bruit des armes, et où la carrière militaire attirait une foule de jeunes gens avides de se distinguer, et de figurer avec gloire dans les grands événements qui se préparaient. Cependant c'était depuis son enfance que Jean-Marie se sentait porté vers le sacerdoce. Son angélique piété, et le désir de servir les âmes, l'inclinaient du côté de l'autel. Aussi, après avoir hésité quelque temps entre la milice profane et la milice sacrée, la pensée du sacerdoce l'emporta, et il résolut de s'y vouer tout entier. Toutefois un autre obstacle lui fermait encore l'entrée du sanctuaire. Il était atteint d'une maladie, qui le frappait d'irrégularité : la terrible maladie de l'épilepsie. Cependant il n'en tint pas compte pour le moment ; et, plein de confiance en Dieu et d'un courage surhumain, il partit malgré cet obstacle, pour aller faire ses études théologiques à Rome. En arrivant dans cette ville, il fut témoin du spectacle le plus émouvant. Le Captif de Fontainebleau, rendu à la liberté, faisait son entrée dans sa capitale. Ce fait devait lui servir de leçon et de prophétie. Suivons-le maintenant à l'academie ecclésiastique. C'est là qu'on vit s'épanouir en lui cette charité, et cette douceur qui sont le fond de son caractère ; c'est là qu'il donna libre carrière à cette piété qui a été comme l'âme de toute sa vie. Un jour un de ses professeurs, ravi d'admiration en voyant les vertus du jeune clerc s'écria : "l'abbé Mastaï a le cœur d'un Pape." Tel était le jeune ecclésiastique au séminaire, et sa vie alors ne fut qu'une préparation continuelle à la sublique dignité du sacerdoce. Depuis longtemps il soupirait après le jour fortuné où il lui serait donné d'être élevé à cet ordre. Mais à cette heure encore, il voyait se dresser devant lui, sa terrible maladie qui ne le quittait pas. Que va-t-il faire ? La persévérance du mal va-t-elle enfin l'emporter sur sa

grande âme, et vaincre sa généreuse obstination? Oh! pas si tôt, mais il prie encore, ce jeune homme qui connaît la prière, et il espère. Et bientôt, il va se jeter, plein de confiance aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour en solliciter la dispense nécessaire à sa condition. Pie VII fut touché de son état, et admira sa démarche; et, soit inspiration d'enhaut, soit prévision do l'avenir, il lui prit affectueusement la main, en disant: " Oui, je veux bien encore vous faire cette grâce, d'autant plus que je crois que ce cruel mal ne vous tourmentera plus." Et nous savons que depuis ce mal a complètement cessé. Les paroles du vieillard remplirent le jeune clerc d'une vive allégresse; il s'en alla tout consolé, emportant avec lui la bénédiction du saint Pontife. Bientôt l'onction sacerdotale, coula sur ses mains et sur son front; Jean-Marie, était prêtre, ses vœux les plus chers avaient été exaucés. C'était en 1819; il dit sa première messe le saint jour de Pâques, à la Tata-Giovanni, au milieu des pauvres qu'il avait toujours aimés. Oh! qu'il était beau, ce jeune prêtre, offrant pour la première fois la victime sans tache. Vous eussiez vu sa figure toute rayonnante comme celle d'un séraphin en adoration devant le Tout-Puissant! Quels ne durent pas être ses sentiments et ses émotions, au moment où il commandait à l'Auguste Victime de venir s'immoler sur l'autel! Et ce fut parmi les pauvres aussi qu'il prodigua les premiers feux de son zèle. Qui pourra dire tout le bien qu'il y opéra, les témoignages de tendresse et de dévouement qu'il donna à ses chers orphelins de la Tata-Giovanni? C'était vraiment un bon père au milieu de ses enfants. Il se mêlait à leurs jeux, mangeait à leurs table, et leur montrait à lire. Heureux enfants de cet asile, remerciez le ciel du trésor qu'il vous a envoyé; félicitez-vous de posséder un tel bienfaiteur au milieu de vous. Ah! sans doute, Dieu a voulu vous rendre dans ce saint prêtre, la tendresse des parents qu'il vous avait enlevés. Mais le rare mérite de l'abbé Mastaï ne pouvait rester caché bien longtemps. Le Pape, envoyant un légat en Amérique, pour d'importantes fonctions, adjoignit à ce dernier l'abbé Mastaï. A cette nouvelle, tout l'hospice retentit des cris de douleur, on n'entendait plus que ces mots: qui nous consolera? Qui nous aimera? Et le jeune abbé, fondant en larmes, s'écria: Jamais je n'aurais cru que la séparation fût aussi douloureuse. Mais l'autorité avait parlé, il obéit, et il s'embarqua pour l'Amérique. Inutile de dire tout

ce qu'il eut à souffrir dans ce long et périlleux voyage. Cependant l'idée du devoir et la confiance en Dieu le soutenaient. Sa part de mission fut remplie avec toute l'habilité d'un homme qu'une longue expérience aurait brisé aux affaires ; et il laissa dans ce pays de touchants souvenirs de son passage. Chacun connaît l'histoire de Bako, vieux nautonnier qui l'avait sauvé du naufrage. Il le combla de bienfaits ; et plus tard, lorsque l'abbé Mastaï fut monté sur le trône pontifical, il se rappela encore le pauvre pêcheur, et lui envoya son portrait, avec une forte somme d'argent. Bientôt le jeune prêtre reprit le chemin de Rome, mais avant que d'y arriver, il dut passer par de rudes épreuves. Car il fut jeté dans une étroite prison, et là Dieu seul sait tout ce qu'il eut à souffrir ; et ces tourments étaient d'autant plus poignants pour son cœur, qu'il lui étaient imposés par une nation catholique. Il demeura dans cet obscur cachot, pendant un mois, après quoi, il lui fut permis de se rendre à Rome. Arrivé à la ville Eternelle, où le bruit de sa noble conduite et de ses brillantes actions l'avaient devancé, Léon XII qui venait de succéder à Pie VII, le nomma chanoine de l'Eglise Sainte-Marie, in viâ latâ, avec le titre de prélat. Cette nouvelle dignité n'entrait pas exactement dans ses goûts, parce qu'elle l'éloignait trop des pauvres ; et Léon XII, qui s'en apperçut, s'empressa de le nommer directeur d'un des plus vastes et des plus florissants hospices de Rome. Quelle joie pour lui alors de pouvoir aller s'asseoir librement au milieu des malheureux, des malades et des agonisants ! Que de fleurs d'espérance, dit un auteur contemporain, relevèrent sous sa main leur tige flétrie, dans cette prison du désespoir ! Que de paroles de vie tombèrent de ses lèvres, sur ce champ désolé de la mort ! Ah ! continue le même auteur, un jour Giovanni et l'hospice Saint Michel se lèveront dans le ciel pour proclamer le grand nombre des bonnes œuvres que la charité de l'abbé Mastaï, enfanta dans leur sein ! Un tel prêtre ne pouvait rester dans les rangs inférieurs de la hiérarchie ; et Léon XII, qui s'y connaissait en hommes, n'hésita pas, bien qu'il n'eut encore que 35 ans, à le placer sur un des siéges les plus importants de l'Italie, sur le siége archiépiscopal de Spolète. Nous avons admiré les vertus du prêtre, contemplons maintenant celles de l'évêque. C'est à l'évêque, a dit un auteur célèbre qu'il faut appliquer cette maxime du livre des

Proverbes : *Vir sapiens fortis est, et vir doctus, robustus et validus ;* c'est de l'évêque qu'il faut dire qu'il n'est pas assez sage, s'il n'est également fort et vaillant, qu'il n'est pas convenablement docte s'il n'est en même temps fort et résolu. Or toutes ces qualités, nous les retrouvons dans l'archevêque de Spolète. Docile à la voix du Souverain-Pontife, Mgr. Mastaï, s'en va immédiatement prendre possession de son siège. Aussitôt installé dans sa ville épiscopale, l'administrateur prudent et juste, le pasteur vigilant et laborieux, l'ennemi du faste et du bruit, le grand ami des pauvres, déploie toutes les ressources de son intelligence, de son tact, de son zèle et de son cœur. Tous les jours il crée un établissement utile, fonde ou encourage une œuvre religieuse, sème de nouveaux bienfaits. En un mot, il est dans son archévêché, missionnaire comme au Chili, patron des pauvres et des orphelins comme à Rome. Et, malgré tout le temps que requière une laborieuse administration, il trouve encore des moments pour approfondir les sciences, orner son esprit de connaissances utiles ; il pousse aussi son clergé aux mêmes travaux, et en peu de temps l'archidiocèse de Spolète prend sous sa direction une face nouvelle. Toujours voué au bonheur de ses ouailles, il console, il protège, il repand la bienfaisance. Un trait de sa vie suffit pour le peindre à vif. Un jour qu'il priait dans sa cathédrale, des soupirs et des plaintes arrivent à ses oreilles, il se lève aussitôt, et vole à l'endroit d'où viennent les cris. C'était un pauvre jeune homme qui venait de recevoir un coup de poignard, et qui était tombé à deux pas du seuil sacré. Au moment d'atteindre le blessé, l'archevêque se trouve en face d'hommes furieux, qui se précipitent dans le saint temple, en poussant d'horribles clameurs. Tout autre aurait fui effrayé. Mais Mgr. Mastaï, n'a pas peur ; il peut tout affronter lorsqu'il s'agit d'une œuvre de charité. Il se jette audevant d'eux, et interposant son corps entre les assassins et leur victime, il leur dit avec assurance et énergie : " Eh ! quoi, aurez-vous l'audace, et le brutal courage de poursuivre ce malheureux jusqu'aux pieds du Dieu vivant ? Ne vous suffit-il pas de l'avoir frappé déjà horriblement ? N'est-ce pas assez d'avoir versé son sang ? Vous faut-il encore le boire ? Songez que ce jeune homme est à moi, la maison de Dieu est la mienne, sortez. Foudroyés par ces paroles, et effrayés, les assassins prennent la fuite. Un instant après, le

jeune homme expirait entre ses bras. Voilà bien le *vir fortis* de l'Ecriture ! Voilà le vraie pasteur exposant sa vie pour ses brebis. Mais poursuivons. C'est à Spolète, que celui qui devait être Pie IX vit pour la première fois la Révolution. En effet, étant à la tête de cette ville, il eut la douleur de voir ses diocésains se révolter contre Grégoire XVI, leur souverain légitime. Mais cet archevêque, ordinairement si doux et si facile, se dressa alors devant les rebelles, censura vigoureusement leurs actes et montra tant d'énergie et de courage qu'il parvînt à les désarmer ; après quoi, il n'hésita pas à se dévouer pour eux. Car l'Autriche à la nouvelle de l'insurrection était venue bloquer Spolète, et la ville allait être saccagée ; quand on vit le vénérable archevêque, comme un autre Flavien, se diriger seul vers le camp ennemi, et demander grâce pour sa ville coupable. Tel était Mgr. Mastaï ; aimant les pauvres comme un Jean l'aumonier, et défendant la cause de Dieu comme un autre Athanase. Mais pendant qu'il faisait ainsi la gloire de l'Eglise de Spolète, l'Europe presque toute entière semblait lui préparer les souffrances de son pontificat. A part quelques conversions éclatantes effectuées dans la Grande-Bretagne, tous les autres pays, tels que la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, et le Portugal étaient travaillés par les idées révolutionnaires. Une dynastie en renversait une autre, et se voyait à son tour renversée par une troisième. La Russie opprimait sans cesse la catholique Pologne ; la révolution grondait de toute parts, mais l'éminent prélat, sans connaître les desseins de Dieu, se préparait à la combattre. En 1840, Grégoire XVI, plein d'admiration pour ses vertus l'éleva au cardinalat. Mais comme toujours cette nouvelle élévation ne lui fit rien oublier de ses œuvres accoutumées. Ses œuvres admirables rediront longtemps sa charité et son dévouement, et les fidèles, qui en ont été l'objet, conserveront à jamais le souvenir de ses immenses bienfaits. Cependant les événements marchaient toujours leur train ; et l'Eglise universelle venait d'être plongée dans le deuil par la mort du grand et saint pontife Grégoire XVI. Aussitôt le cardinal Mastaï, toujours prompt et attentif au devoir, se rendit au Conclave, sans songer le moins du monde à ce que lui réservait le scrutin électoral. Toutefois la voix du peuple s'était déjà prononcée, et tous désignaient le cardinal Mastaï, comme digne de la tiare et du gouvernement de l'Eglise, Le conclave s'ouvrit le 15 Juin.

Au premier scrutin, Mastaï n'eut que 13 voix et Lambuschini, 15. Après quatre scrutins consecutifs, dans lesquels le premier gagnait toujours des voix, vint enfin le dernier vote. Une grande émotion régnait parmi les membres du sacré collége, chacun écrivait silencieusement son suffrage, et le déposait dans le calice placé sur l'autel. Alors commença le dépouillement solennel. Le cardinal Mastaï, au milieu du trouble et de l'agitation, lut son nom 36 fois, c'était deux suffrages de plus que n'exigeaient les règles canoniques. Aussitôt l'élection fut ratifiée par l acclamation des cardinaux. Tous se levèrent de leur siège, et proclamèrent le nouveau pape ; mais lui, prosterné au pied de l'autel, demandait à Dieu la force de porter ces redoutables honneurs. Le lendemain, du haut du balcon, le nouveau pape les yeux baignés de larmes, leva les mains vers le ciel dans une sorte d'extase, et les abaissa ensuite pour bénir la ville et le monde. Alors les applaudissements éclatèrent, et toutes les voix se réunirent en un concert immense, pour crier : vive Pie IX ! Car le Cardinal Mastaï avait pris ce nom, en mémoire de Pie VII, l'illustre victime des fureurs de la révolution Française. Héritier du nom de ce glorieux pontife, Dieu voulut que le nouveau pape hérita aussi de ses grandes et belles vertus : de sa bonté, de sa douceur, de sa fermeté, et surtout de sa sainteté. Ah ! c'est qu'il le destinait lui aussi à lutter contre les épreuves et les tribulations, contre la persécution et l'exil ; c'est qu'il le destinait à combattre la révolution à outrance, et à lui porter ses plus terribles coups. Ici encore, Mastaï sera fort, il fera la lutte en géant. Il semble que Pie VII, bénissant autrefois le jeune lévite agenouillé à ses pieds, lui avait communiqué sa force, son énergie et son courage, Pie IX marchera sur les traces de ce grand pontife ; comme lui, il sera un grand pape et un grand saint, et comment penser qu'il en sera autrement, après que nous avons contemplé sa merveilleuse enfance, après que nous avons admiré ses éminentes qualités sacerdotales et épiscopales ! Oui, comme pape, il fera sa marque parmi les plus grands successeurs de Pierre ; et comme les Innocent III, les Grégoire VII et les Pie VI, qu'il a fait ses modèles, il environnera l'Eglise Romaine d'une auréole immortelle.

Laus Deo.

LE PONTIFE, LE ROI.

En lisant l'histoire ecclésiastique nous voyons que plus d'une fois, Dieu s'est plus à désigner lui-même son représentant dans le monde, par des faits extraordinaires ; et, en prêtant attention aux événements, on découvre que, chaque fois qu'il en a agi ainsi, le monde allait être témoin de grandes choses. C'est ce qui arriva d'une manière frappante pour le successeur de Grégoire XVI. Un grand calme, il est vrai, régnait dans toute l'Europe ; mais au milieu de ce silence même, on pouvait entendre les sourds grondements de l'orage qui menaçait. Partout des aspirations vers la fausse liberté ; partout des dispositions à l'indépendance et à l'émancipation, partout, dégoût du présent et engoûment de la nouveauté. Dans une telle occurrence, il fallait à la barque de Pierre un pilote habile et capable de la diriger à travers tant d'écueils. Or Dieu se servit d'une colombe pour désigner ce chef extraordinaire.

C'était le 1er Juin 1846. Le cardinal Mastaï se rendait à Rome pour assister au Conclave. En passant à Fossombrone, comme le carosse qui le portait s'était arrêté, une blanche colombe traversa les airs et vint se poser hardiment sur la voiture. A cette apparition aussi sigulière qu'inattendue, la foule s'écria : " *Evviva, Evviva*, voilà le pape." En effet le 17 du même mois, au balcon du Quirinal on annonçait au peuple que Jean-Marie Mastaï-Ferretti, cardinal-prêtre de la Sainte Eglise Romaine, était élu Souverain-Pontife, par la volonté de Dieu, et qu'il avait pris le nom de Pie IX. Il y eut alors une jubilation universelle. Le nom du nouveau pape fut acclamé par toutes les bouches, et retentit dans ces jours de crainte comme un gage de grandes espérances. Aussi salua-t-on son avènement par des ovations splendides, et des démonstrations inouies jusqu'alors. " Cette élection, a dit excellemment Monseigneur Ignace Bourget, a été accompagnée de circonstauces telles qu'il n'y eut dans le monde entier qu'une voix pour reconnaître que le doigt de Dieu était là, que le nouveau pape était évidemment un présent du ciel, que la Providence l'avait préparé pour ces mauvais temps, et qu'il était vraiment un pasteur selon le cœur de Dieu."

Voilà donc Pie IX revêtu des deux plus hautes dignités de la terre, celle du Pontife et celle du Roi. Comme Pontife, il est l'héritier des promesses éternelles; c'est Abraham par le patriarchat, Moïse par l'autorité, Samuel par la jurisdiction, c'est le prince des évêques, le rampart de l'Eglise Catholique; enfin c'est le vicaire et le représentant de Jésus-Christ sur la terre, et c'est à lui aussi bien qu'à Pierre qu'il a été dit: "*Ego vero dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.*" Comme roi, hélas! je le dis avec larmes en ce moment, il est le maître et le Souverain d'un grand peuple, il est l'arbitre de l'Italie, et il possède, quoiqu'on dise et quoiqu'on fasse, des titres sacrés à l'hommage de ses sujets. Mais plus Pie IX est élevé, plus il aperçoit de sombres horizons, plus ces horizons s'élargissent, plus il découvre d'écueils et d'abîmes en avant de la barque qui lui est confiée. Et, tant loin que peuvent atteindre ses regards, ils n'apercoivent que difficultés et tribulations. Il se rappelle alors que l'entré triomphale du Divin Maître dans Jérusalem, ne précéda que de quelques jours, sa mort et sa passion douloureuse. Puis, abaisant les yeux sur cette foule immense qui l'entoure et qui l'acclame, il pénètre déjà l'hypocrisie et la déloyauté qui les animent. En présence d'un avenir si chargé, ce cœur magnanime qui ne sait qu'aimer et pardonner, saigne de douleur; mais il fait son acte derésignation et se pose en holocauste pour tous. Cette sainte et sublime résignation, Pie IX ne l'a jamais démentie dans tout le cours de son long pontificat.

Avant tout Pie IX voulut se montrer père et pasteur; et le premier acte qui signala son élévation à la dignité papale, fut un acte de douceur et de bonté. Au moment même où ses mains s'étendirent sur le monde catholique afin de le bénir, une généreuse amnistie fut accordée à un grand nombre de jeunes gens incarcérés pour délits politiques. Dès lors aussi les portes du Vatican furent ouvertes aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, à l'humble pélerin aussi bien qu'au puissant monarque. A tous il fut donné de venir s'agenouiller aux pieds de l'Auguste Pontife, et bien mieux que cet empereur Romain qui ne pouvait souffrir qu'aucun de ses sujets ne sortit mécontent de ses audiences, jamais Pie IX n'a congédié personne que satisfait et charmé de ses bontés. N'étant encore que prêtre ou évêque, Pie IX n'avait eu de prédilection que pour les

pauvres, cette charité ne fit que s'accroître lorsqu'il fut sur le trône pontifical. Et jamais la veuve et l'orphelin ne virent leurs prières rejetées par lui. La bonté et la douceur, tels étaient les traits caractéristiques de cette physionomie, où se réunissent toutes les splendeurs morales. Ces deux vertus se retrouvent partout dans ses actes, dans ses allocutions, dans ses audiences privées et publiques, comme dans ses entretiens les plus familiers. Cependant à la douceur de l'agneau, Pie IX joignait la force du lion, quand il s'agissait d'un devoir à remplir, d'un droit à conserver, et sa fermeté ne brilla pas moins que sa générosité et sa libéralité. Jamais ces deux mots "*fortiter et suaviter*" ne se réalisèrent mieux qu'en sa personne. C'est en vain qu'en 1848, la démagogie lui demande un ministère de son choix. Pie IX proteste que jamais la force ne lui arrachera aucune concession contre sa conscience, qu'il est prêt à souffrir le martyre, plutôt que de consentir à quoique ce soit en ce genre. Il donna encore une autre preuve de cette fermeté, lorsque, contrairement aux traités, l'Autriche voulut occuper la ville de Ferrare. Bien que dépouillé des Romagnes et de l'Ombrie, ses plus riches provinces, Pie IX dénonce a la face de l'univers cette usurpation comme une violation du droit des gens, un acte de lâcheté, un attentat à son indépendance de souverain. Mais c'est surtout lorsqu'on s'attaque à son sacerdoce et à son indépendance comme Vicaire de Jésus-Christ, que Pie IX se montre d'une énergie et d'une fermeté qui déconcertent ceux qui pensent le fléchir. "*Non posso*, répond-il alors, *non debbo, non voglio*." Je ne puis violer mes serments, sanctionner l'injustice, abandonner mes peuples, je ne puis donner ce que je ne possède qu'à titre de dépôt; je ne puis sacrifier le droit, je ne le puis pas, je ne le dois pas, je ne veux pas, résumé sublime du pouvoir, du devoir, et de la volonté. Quel contraste frappant ne nous offre pas ici cette belle et ferme conduite de Pie IX avec les idées nouvelles et les tâtonnements des autres souverains? Pendant que notre Pontife oppose un refus constant à ceux qui veulent usurper ses droits, en France nous voyons la monarchie de Juillet céder à la révolution et faire place à l'Assemblée nationale. A Paris la république est proclamée, et aussitôt des mouvements analogues se reproduisent aussi facilement en Italie, à Vienne, dans la plupart des Etats d'Allemagne et jusqu'aux extrémités Danubiennes. Seules l'Angleterre,

la Russie et la Prusse font exception. Plus tard Napoléon rétablit pour un temps l'empire en France ; mais de nouveau la guerre franco-prussienne est venue tout bouleverser comme on sait. Et la cause de ces nouvelles agitations, c'est toujours l'ignoble couardise des souverains.

Le zèle de Pie IX n'est pas moins remarquable que sa douceur et sa force, il embrasse à la fois la Religion et la société. Il faudrait des livres pour raconter tout ce que lui a fait accomplir ce zèle ardent et éclairé. " Placé à la tête de l'Eglise universelle dit Rohrbacher, il s'est oublié lui-même pour se souvenir uniquement de cette Eglise, l'exalter, l'étendre, l'affermir." Ce zèle, il l'a exercé dans l'exil et sur le trône, pendant la guerre et pendant la paix. En Hollande et en Angleterre il donne à la hiérarchie sa forme définitive, à toute la chrétienté il assure de nombreux protecteurs dans les saints martyrs qu'il propose à son culte, et cela en face de la Révolution frémissante. A l'innocence il donne pour modèle et pour protectrice la mère de Dieu, proclamée Immaculée, il appuie le doute et l'incertitude sur le roc de son infaillibilité. Ses soins et sa sollitude s'étendent sur tous les pays de la terre. Les œuvres de son zèle ne peuvent se compter : 13 cathédrales achevées, 4 archevêchés et 99 évêchés constitués, 15 vicariats apostoliques et 6 préfecturés, voilà les œuvres éclatantes qui témoignent du zèle du pasteur qui gouverne aujourd'hui le monde catholique. Son activité est au service de son zèle, et ne lui est pas inférieure. Dèpuis 31 ans il est partout, il est à tout. Dans l'espace de 10 années, trois fois il réunit à Rome les évêques de toute la catholicité, il embrasse dans une même vigilance et dans un même amour, plus de 800 siéges patriarcaux, archiépiscopaux et épiscopaux, 226 titres "*inpartibus infidelium.*" Malgré toutes ces occupations du spirituel et du temporel, il ne laisse pas que d'accorder de nombreuses audiences privées et publiques, d'adresser de nombreuses allocutions aux cardinaux, aux évêques, au peuple, de célébrer des fêtes et des cérémonies religieuses sans nombre.

Avec toutes ses qualités Pie IX ne peut manquer d'être un sage administrateur. Jamais peut-être aucun souverain n'a utilisé mieux que lui ses richesses et ses trésors, et n'a fait progresser autant ses Etats avec si peu de ressources. Pie IX retire à peine 3,000,000 par année de liste civile, et cependant avec ces 3,000,000 de francs,

non-seulement il pourvoit à son propre entretien et à celui de tous les personnages de sa cour mais il trouve encore moyen de restaurer des édifices, d'agrandir et de réparer les résidences pontificales, d'enrichir d'ouvrages précieux leurs immenses bibliothèques. Des routes ouvertes, des pors télargis, des bâteaux à vapeur, des ponts suspendus au-dessus des abîmes, et servant à réunir des montagnes jusque-là infranchissables, Rome éclairée au gaz et reliée par les fils électriques à toutes les autres villes et aux nations étrangères, tout cela ne prouve-t-il pas à l'évidence que ce grand pape, qu'on se plaît à dire ennemi du progrès, en est au contraire un sage et zèlé promoteur ? Les sciences et les arts ont aussi trouvé en lui le digne successeur des Grégoire et des Léon. Il a fait exécuter de grands travaux dans l'archigymnase Romain, et les cabinets de chimie, d'histoire naturelle, de minéralogie et de zoologie se sont enrichis des fouilles qu'il a ordonnées et défrayées. Il encourage par ses paroles, par ses dons et par de magnifiques récompenses l'architecture, la peinture, la musique, et surtout les produits de l'esprit, des philosophes, des historiens, et des publicistes, qui se font les défenseurs du bien.

Et tous ces travaux, qui font aussi la richesse et la gloire de l'Italie, au milieu de quelles épreuves Pie IX ne les exécute-t-il pas? Qui dira les angoises de cette âme magnanime dans son exil à Gaëte loin de sa chère Rome, à qui il avait voué son affection et tous ses soins ? Qui dira les larmes de cet auguste vieillr lorsqu'il vit une multitude de jeunes gens chers à son cœur, qu'il avait comblés de bienfaits, le trahir lâchement, déserter ses drapeaux, et aller grossir les rangs de Garibadi et de Victor-Emmanuel ? Lorsqu'il vit l'Eglise de Jésus-Christ assaillie, et persécutée par ses propres enfants, ses évêques et ses prêtres insultés, emprisonnés et massacrés. Si au moins on laissait à Pie IX la liberté de sa bienfaisance au milieu de toutes ses angoisses, mais cette consolation lui est refusée. On lui enlève ses richesses, afin qu'il ne puisse plus secourir les pauvres, ses domaines, afin de le mettre dans l'impuissance d'offrir asile et protection aux opprimés. Que dis-je ? la révolution le poursuit dans son propre palais, et martyrise l'homme, afin de forcer le Pontife à se démettre de ses pouvoirs. Les choses en sont venues au point qu'il a dû faire quelque fois des concessions, concessions pru-

dentes toutefois, sauvegardant toujours les droits sacrés de l'Eglise, mais ses libéralités mêmes n'ont toujours servi qu'à rendre ses ennemis plus farouches et plus intraitables. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans ce grand Pontife, lorsqu'il résiste ainsi à l'ennemi qui l'assiége ou lorsque son âme subit les épreuves et les tribulations de toutes sortes, c'est la sérénité qu'il conserve et qui rayonne toujours en sa personne. Dans le temps même que la tempête sévit avec le plus de fureur, et qu'elle mugit avec le plus de fracas, il conserve un calme inaltérable, son regard se promène magestueusement sur cette mer orageuse qui l'environne, et il vérifie les paroles du Grand Prophète " *Cumhis qui oderunt pacem, eram pacificus: dum loquebar illis impugnabant megratis.*" Ah! c'est qu'il a mis sa confiance en Dieu seul, et que, dans sa foi vive et pure, il sait que ce Dieu saura, en son temps, imposer silence aux vents et aux flots, et que l'Eglise alors triomphera plus belle et plus éclatante que jamais. Un jour un grand personnage s'entretenait avec Pie IX des difficultés de la situation. Si les gouvernements ont leur politique, dit le pape, moi aussi j'ai la mienne. Pourriez-vous me faire connaître cette politique, dit le gentilhomme au St. Père. Volontiers mon fils, répliqua celui-ci, puis élévant au ciel un ragard animé par la foi, il dit d'une voix lente et grave " Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite à la terre comme au ciel, puis il ajouta: vous connaissez maintenant ma politique, soyez sûr qu'elle triomphera.

Mais si la prière est l'arme de Pie IX comme pontife, quelquefois comme roi, il emploie aussi d'autre moyens. C'est ainsi qu'en 1860 et 1867, lorsque l'ennemi voulut envahir ses Etats, il jeta le cri d'alarme dans le camp de ses fidèles sujets. Aussitôt on vit se lever des différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, des milliers de combattants, qui vinrent se presser autour de lui, et lui faire un rampart de leurs poitrines. Ces héroïques guerriers n'ont pas craint de témoigner à la face du monde entier leur amour pour Pie IX, en versant généreusement leur sang pour lui dans les mémorables journées de Castelfidardo et de Mentana. Mais jamais Pie IX ne consentit à ce que leur sang coulât inutilement, et dès qu'il vit que tout espoir de vaincre était perdu, il fit sonner la retraite, et préféra se livrer sans défense

aux mains de la révolution, plutôt que de priver un grand nombre de familles de leurs fils et de leur soutien. Grande et belle leçon donnée aux roi de notre époque, qui tentent souvent les plus hasardeuses campagnes, et cela, la plupart du temps pour venger des injures personnelles et sans importance. Ah ! c'est que Pie IX, lui, sent qu'il est père, en même temps que souverain, et que comme tel, il doit considérer les plus chers intérêts de ses sujets. La clémence au reste, est le fond de son caractère, et c'est elle qui prévaut presque toujours à l'égard de ses ennemis. Que de fois, par exemple, n'aurait il pas pu lancer l'anathème contre les persécuteurs de l'Eglise et de ses ministres ? Mais il a toujours épuisé la patience avant que de les frapper. " De tels hommes, disait-il un jour, attirent sur leur tête les foudres de la colère céleste et les anathèmes de l'Eglise, cependant, loin d'invoquer contre eux le châtiment prononcé par Pierre contre Ananie et Saphire, prions plutôt, demandons à Dieu leur pardon, et espérons qu'un jour ces fils égarés seront rendus à notre tendresse paternelle.

Voilà donc ce qu'a été Pie IX, voilà ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert depuis 31 ans. Il peut compter les jours de son long pontificat par les orages et les tempêtes qui l'ont assailli. Il a été presqu'abandonné sur les champs de l'honneur et de la justice, mais c'est envain que les puissants de la terre se sont ligués contre lui ; ils n'ont pu briser la vigueur de ses vieux ans. Et Pie IX délaissé, retenu captif, est toujours puissant et invincible. Insulté, outragé, vilipandé depuis tant d'années, le martyr du Vatican est toujours là, redouté de ses ennemis, adoré de la multitude, admiré et respecté des hérétiques eux-mêmes. D'où vient donc à Pie IX cette force et cette constance ? serait-ce des richesses ? il est dénué de tout ; des armes ? il en est dépourvu ; de l'étendue de son territoire ? on a achevé de l'endépouiller. Non, non, ce n'est pas à la terre que Pie IX a emprunté de la force, c'est au ciel, c'est à la croix. Venez avec moi dans la ville éternelle, sur le sommet des monuments dont il a orné Rome, que voyons-nous ? la croix. Pénétrons au Vatican, dans les appartements de ce grand pontife, quel est son compagnon de travail ? la croix ; sur sa tiare, la croix ; sur sa poitrine, la croix : sur son étole, la croix ; sur ses sandales, la croix. Ainsi depuis la triple couronne qui ceint sa tête jusqu'à la chaussure de ses pieds, nous n'apercevons que croix. C'est elle qui

fait toute sa force, toute sa puissance. Voilà pourquoi les royaumes et les empires s'écroulent, les rois et les potentats tombent, tandis que seul au milieu de tant de ruines, Pie IX reste debout. Il est l'homme de la croix, " *crux de cruce*," et la croix ne peut être renversée.

Laus Deo et Mariæ.

---

§ II.

Le IXème. et le Xème. article.

Le seul morceau littéraire, qui prend place dans cette série d'articles, est d'un genre différent de tous les autres de la séance entière. C'est une allégorie ayant titre : " Le Général " M. F. Denis de 1ère. année de Philosophie, qui en est l'auteur, y montre Pie IX comme le grand Général de l'armée du bien, en lutte perpétuelle avec l'armée de satan, et cela avec une habileté et un courage consommés, avec beaucoup de gloire et d'avantage. Elle fut suivie de " Le Pape-Roi, " chœur et solos par G. Smith.

LE GÉNÉRAL. (allégorie)

Ces paroles : " La vie de l'homme est une milice sur la terre, " ne sont pas de vains mots. Elles ont un sens profond et authentique. Depuis la chûte du premier homme au jardin de délices, la terre entière est devenue comme un vaste champ de bataille, où le bien et le mal sont continuellement aux prises. Cette lutte acharnée est bien réelle en effet, puisqu'aucun des éléments essentiels aux grands combats ne manque à son organisation. Ainsi, de part et d'autre, il y a un chef qui commande, et à qui tout obéit ; il y a des officiers recevant les ordres du chef, une armée soumise et dévouée au commandement de ceux-ci ; il y a enfin des plans d'attaque et de défense, des arsenaux et des armes de toutes pièces. Or, de nos jours, où la lutte est si accentuée, quel est le chef de l'armée du bien ? Qui est chargé de diriger les opérations contre l'armée du mal ? C'est Pie IX, général expérimenté s'il en fut jamais, et le plus grand peut-être de toute l'ère chrétienne. Depuis trente-et-un ans déjà, c'est lui, et il semble augmenter tous les jours en

vaillance et en courage à mesure qu'il vieillit. Examinons tour-à tour ses titres et ses décorations, et nous verrons qu'ils sont ceux de la grandeur militaire portée au suprême dégré. Et d'abord, le Roi qu'il sert est le plus grand de tous les rois. C'est le Roi du ciel et de la terre, l'arbitre souverain de l'univers. Or, on juge en premier lieu de la grandeur d'un général par la majesté du Roi qu'il sert ; quelle n'est pas alors la grandeur de Pie IX, lui qui sert le Roi des rois, et qui est son lieutenant ! Ensuite la sainteté de la cause qu'on défend, est aussi un autre titre de grandeur militaire ; et un général s'élève en gloire et en renommée à proportion de l'excellence de sa cause. Or, quand fut-il cause plus excellente, et même plus sainte, que celle que défend Pie IX ? C'est la cause-même du droit divin, et de la morale salutaire de l'Evangile ; c'est la cause attaquée tous les jours si haineusement et si outrageusement par l'armée du mal. Cause sainte et glorieuse ; quelle gloire par conséquent d'avoir mission de la défendre ! Mais s'il y a gloire et grandeur à servir un si grand Roi, et à défendre une si noble cause ; il n'y en a pas moins dans la manière dont on s'acquitte de ce devoir. Or Pie IX est aussi très remarquable sous ce rapport. Jamais général ne fut plus célèbre que lui pour l'habileté du commandement, de la stratégie et de la tactique militaires. Quelle prudence, quelle prévoyance dans ses ordres ! Jamais il ne commande rien d'intempestif. Tantôt il agit avec lenteur, tantôt avec promptitude, mais toujours dans le moment opportun, toujours avec la perspective du succès. Aussi ses commandements sont-ils des oracles. A sa parole, chacun obéit avec ardeur ; car on sait que c'est pour la victoire. On ne redoute point les désavantages du lieu, ni des circonstances ; la nature elle-même ne présente point d'obstacle aux ordres du grand général. Qu'il ordonne les combats dans la plaine ou sur les montagnes escarpées, en rase campagne ou dans les défilés étroits, c'est toujours la même ardeur et la même confiance de la part de ses soldats ; car on sait que le coup-d'œil ne lui fait jamais défaut, et qu'il ne saurait être égalé pour la stratégie et la tactique. Il voit tout, il conçoit tout. Il est au milieu des siens, et en même temps il surveille l'ennemi.

Il n'y a pas un de leurs mouvements qui lui échappe. Que dis-je, il connaît mieux leurs endroits faibles qu'eux-mêmes. En un mot, non-seulement son génie embrasse

tout ce qu'il doit exécuter ; mais encore il déjoue tous les plans de la tactique opposée. Maintenant si l'on considère sa grandeur par rapport au nombre de ses soldats, nous trouvons encore qu'elle est tout-à-fait remarquable et sans exemple. En effet, quelle armée immense marche sous ses drapeaux. Le nombre de ses officiers dépasse 50, 000, celui de ses soldats 200, 000, 000. Citez-moi maintenant une armée aussi considérable que celle-là. Qu'était la célèbre armée de Darius et celle de Xerxès ? Qu'étaient les armées de César, d'Alexandre et de Napoléon, comparées à l'armée de Pie IX. Et ce qui ajoute encore davantage à la grandeur de Pie IX sous ce rapport, c'est la fidélité de cette immense armée envers son général. Quoi de plus surprenant en effet, et en même temps de plus digne d'admiration que de voir ces 200, 000, 000, de soldats rangés sous les drapeaux de leur vaillant général, et préférant tous mille fois la mort, plutôt que de violer leurs engagements, et de passer pour traîtres à sa cause. Quel prestige, ou plutôt quelle grandeur réelle, ne faut-il pas avoir pour s'attirer ainsi l'estime universelle ! Que Darius, que César et les autres aient été estimés généralement de leurs soldats cela se conçoit : leur armée comptait tout au plus quelques milliers d'individus. Mais mériter, et s'assurer la fidélité de 200, 000, 000 de sujets, voilà ce qui surpasse toute conception, et ce qui ne peut se réaliser que dans la grande armée chrétienne, et en particulier sous le grand général Pie IX. La grandeur de Pie IX emprunte aussi beaucoup d'éclat du nombre, de la qualité et de la malice de ses ennemis. Quand en effet les ennemis du bien ont-ils été aussi nombreux, aussi puissants et aussi habiles que de nos jours ? Quand la citadelle de la justice et de l'ordre fut-elle bombardée avec autant d'acharnement par les lieutenants du roi du mal ? Jetez un regard sur les siècles passés, et jamais vous ne verrez autant d'adeptes de cette cause maudite et surtout autant de puissances coalisées, autant de ruse et de malice concertees. C'est par milliers qu'ils se comptent, et c'est dans les plus hauts rangs qu'il faut les repercher. Et aujourd'hui ils ont perdu toute pudeur : ils prennent les formes les plus diverses, les moyens les plus iniques et les plus sournois, pourvu qu'ils les conduisent à leur but : Violation des traités, du droit des gens, violation des principes les plus sacrés de l'humanité et de la justice. Tout est légitime quand c'est efficace. Lucifer lui-même,

sorti de ses gouffres avec ses hordes infernales, ne déploierait pas plus de fureur, ni plus d'audace hypocrite. Je vous le demande maintenant, de quelle habileté et de quelle force ne doit pas être doué celui qui est préposé à la défense et à l'attaque contre ces ennemis acharnés ! Or, cet homme, c'est Pie IX, toujours Pie IX. Et l'on sait avec quel avantage il s'acquitte de cette mission. O ennemis de Pie IX ! Multipliez-vous tous les jours, recrutez-vous parmi les plus puissants, entassez ruses sur ruses, perfidies sur perfidies, et vous verrez à qui vous avez affaire ; vous trouverez toujours ce grand général prêt à vous répondre, et à vous résister. Aussi la terreur vous gagne à son aspect, et on vous voit frémir à sa seule pensée. Son nom doux comme le miel pour ses soldats, a l'amertune du fiel pour vous tous. A chaque heure vous souhaitez sa mort, et sa longévité fait votre désespoir. Quel est donc le général qui en impose à ce point à l'audace la plus effrénée ? Mais il vit en depit de leurs désirs impies et insensés, et il continue toujours de guider sa brillante armée dans les sentiers de l'honneur : nouvelle gloire de Pie IX dans la durée de son service militaire. Il y a 31 ans qu'il combat dans ce grade élevé et malgré ses 85 ans, il lutte encore avec la même énergie qu'aux premiers jours de l'attaque. La vieillesse, les fatiques, les misères de tout genre, rien ne saurait l'abattre ni lui faire oublier un seul instant les graves intérêts qu'il soutient. Quelle constance ! Ses ennemis eux-mêmes en sont abasourdis, et ne peuvent s'expliquer ce courage, cette vigueur dans un âge si avancé. Oui, il a de la vaillance notre illustre général ; jamais il n'a fléchi dans les combats, et dans ses rapports diplomatiques jamais il n'a conclu de traité déshonorant, ni consenti à des transactions désastreuses. Sa carrière si longue a toujours été sans tache. Peut-on citer un général qui lui soit comparable, même avec un service moins long ? Enfin Pie IX s'est acquis une grande gloire militaire par les avantages qu'il a remportés. Que de positions avantageuses, que de places fortes, il a enlevées à l'ennemi ; que de plans bien concertés il leur a fait manguer ! Que de fois après avoir fait un grand massacre de troupes légères, il a atteint même le gros de leur armée, l'a taillée en pièce, et a forcé le chef lui-même à capituler. C'est au point de nous faire croire à une victoire complète et prochaine, sur l'armée du mal, si victoire complète il pouvait y avoir dans ce monde. Mais en attendant il a

des triomphes bien consolants. Et lui-même, notre grand général, nous en a annoncé un plus éclatant que tous les autres, et qui doit arriver bientôt ; et, outre le grand intérêt que nous avons à y croire, son passé est une solide garantie de sa parole ! Oui, le jour n'est pas éloigné où notre vieux général humilié hélas ! trop longtemps, relèvera la tête, et apparaîtra de nouveau aux yeux de ses fidèles soldats plein de gloire et de majesté. Alors nous le verrons avec son panache symbolique ranimer les uns, foudroyer les autres, et en imposer a tous. O Dieu ! C'est ton lieutenant, c'est le champion de ta cause, qui combat à outrance depuis 31 ans. Tu sais avec quelle fidélité il t'a servi en tout temps. Tu sais sa bravoure, sa générosité dans la défense de tes droits. Assez longtemps déjà il a été en butte à la fureur de ses ennemis. Il en est temps enfin, couronne ses 85 ans de combats de la gloire et de l'honneur qu'ils méritent. C'est au nom de tes fidèles sujets, les vrais catholiques, c'est au nom de l'Eglise, ton épouse chérie, que nous t'en supplions ; confonds enfin ses orgueilleux ennemis, et accorde-nous une victoire si longtemps et si ardemment désirée ! ! !

---

§ III

Le XIème, le XIIème, le XIIIème et le XIVème article.

Tout l'intérêt des trois discours qui vont suivre, consiste en ce qu'ils nous montrent les Papes, et en particulier Pie IX, en rapport avec trois ordres de choses, en face desquelles se trouve placé chaque homme dans tous les temps, et de nos jours peut-être d'une façon plus pratique que jamais. " La Société et Pie IX, " montrant l'influence et les bienfaits de la Papauté en général, et de Pie IX en particulier, sur la société ; " La Révolution et Pie IX, " faisant voir d'un côté les efforts continuels et enragés de l'enfer contre l'Eglise et contre tout pouvoir, et de l'autre l'énergie et la force déployées contre cette puissance par les papes dans tous les temps, et plus particulièrement de nos jours par Pie IX ; enfin, " La Religion et Pie IX, " découvrant et faisant admirer ce que furent tous les Souverians Pontifes pour la Religion considérée sous ses différents

aspects, et ce qu'est plus spécialement pour elle Pie IX dans ces jours mauvais. Ces discours furent prononcés respectivement par MM. T. Richard, R. Magnan et J. Charlebois, tous trois élèves finissants de Philosophie. Le dernier de ces discours fut précédé d'un autre solo de Rossini, le " *Pro peccatis.* "

LA SOCIÉTÉ ET PIE IX.

La société est heureuse lorsqu'elle se trouve dans l'ordre, parceque le bonheur pour la société, comme pour l'individu, c'est la tranquillité de l'ordre. Quand la constitution, les lois, les mœurs, concourant avec un parfait accord au même but, expriment les rapports naturels ou nécessaires des êtres sociaux, infailliblement la société est tranquille et heureuse. Or le Christianisme met l'ordre dans la société ; parcequ'il établit et maintient les vrais rapports qui doivent exister entre le pouvoir et les sujets, entre les diverses sociétés, et entre les divers membres de chaque société. Partout donc où fleurit la doctrine chrétienne, la société se trouve dans la condition du bonheur, et le bonheur parfait règnerait là où elle serait entièrement acceptée et pratiquée. Mais comme l'homme par sa malice rend toujours plus ou moins impossible le triomphe complet de cette doctrine, il y a toujours eu, et il y aura toujours de l'agitation et du désordre au sein des sociétés. La raison de ce désordre se trouve donc dans l'homme seul ; parceque les papes chargés de polir et de régir les sociétés suivant leurs principes, ne se sont jamais fait défaut d'accomplir leur haute mission dans toute son étendue. Partout, toujours, impertubablement ils ont promulgué les éternelles lois du Christ, et remplacé, autant que possible le règne de la force, qui trouble tout, par celui du droit et de la justice, qui apaise tout. Tant qu'ils ont eu le peuple Romain sous leur direction, leur conduite a été celle de dignes envoyés du Dieu bon, juste et sage. Suivant toujours envers leurs sujets les douces maximes de la paternité, et envers leur voisins celles de la fraternité, ils se sont montrés les vrais modèles des princes et des monarques. Et cela se voit surtout de nos jours dans l'immortel Viellard qui règne actuellement au Vatican.

Comment le Christianisme met l'ordre dans la société, quelques-uns des bienfaits des papes, et surtout de Pie IX

envers les sociétés, le rôle des papes, et surtout de Pie IX comme prince des états romains, voilà toute la matière que je suis chargé de traiter. Son importance et ma propre incapacité exigent votre indulgence, et je la réclame toute entière.

Pour concilier les idées du pouvoir et de l'obéissance avec celle de l'égalité naturelle des hommes, le Christianisme portant les regards au-dessus de l'humanité, proclame que toute puissance vient de Dieu : *omnis potestas à Deo.* Au lieu d'abaisser l'homme en le soumettant à l'homme seul, comme le prêchent les faux philosophes, il l'élève en ne le faisant obéir qu'à Dieu seul. Il ne lui reconnait pas d'autre maître, pas d'autres lois, que l'Eternel et ses volontés. Et son bonheur et sa liberté consistent à les connaître et à s'y soumettre. Etre libre pour lui, c'est tendre à sa fin sans obstacle ; or les décrets divins le mènent à sa fin, puisqu'ils le perfectionnent, et que sa fin c'est sa perfection. Cette obéissance constitue donc sa vraie liberté. Et avec cette sublime idée du pouvoir, l'homme peut obéir sans cesser d'être vraiment libre ; ou plutôt, " il est libre, dit Lamennais, parcequ'il obéit, " et " il doit également craindre de commander, selon de Bonald, et s'honorer d'obéir " Voilà comment le Christianisme fixe les relations qui existent entre le pouvoir et les sujets. La force, conséquence inévitable de tout autre système, est alors désarmée par la justice. La vile tyrannie des passions disparait pour donner place au noble empire de la conscience. Et en unissant l'autre vie à celle-ci, et en détournant l'homme des biens terrestres, le Christianisme parvient aisément à obtenir le sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt commun, et les fait concourir au maintien de l'ordre. Il substitue à la haine enfantée par les passions, un esprit général de bienveillance et d'amour. On s'oublie pour ne penser qu'aux autres. Les sujets aiment le pouvoir, et le pouvoir aime les sujets, qu'il s'efforce de combler de biens. C'est ainsi que s'établit le culte sacré du pouvoir pour la félicité des individus et la paix des états. Et ce même principe, qui met l'ordre dans la société, le met également dans la famille, parcequ'il ne constitue pas moins le pouvoir domestique que le pouvoir social. L'un et l'autre viennent de Dieu. Le père est roi et le roi est père, et c'est la raison de la perpétuité et de la douceur du pouvoir.

En ordonnant de s'aimer les uns les autres, le Christianisme ne restreint pas ce commandement seulement aux pères et aux enfants, aux rois et aux sujets, mais à tous les hommes et à toutes les sociétés. Il veut une seule société de tous les peuples, afin qu'ils se regardent comme des frères, et non comme des ennemis; afin qu'ils fassent à autrui ce qu'ils voudraient qu'ils leur fût fait. Faire taire les passions, éteindre les guerres et les discordes, remplacer le règne de la force par celui du droit et de la justice, voilà sa politique.

De même, il ne veut pas que la loi ait pour objet de protéger les seuls intérêts des forts et des grands, ou de quelques factions politiques, ni qu'elle soit l'expression de la volonté de la masse ; mais il veut qu'elle favorise les faibles comme les puissants, qu'elle établisse le suprême intérêt de tous, la justice, et qu'elle soit l'expression de la volonté du pouvoir. On doit s'y soumettre comme à la volonté de Dieu-même, car, *qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* On obéit à la loi par la même raison qu'on obéit au pouvoir. Et le Christianisme qui consolide et tempère le pouvoir, consolide l'autorité de la loi et l'adoucit. Il met l'ordre encore en rendant indissoluble le lien conjugal; car sans la famille point d'état, et la polygamie et le divorce détruisent la famille. Et n'allez pas vous imaginer qu'il se contente d'inscrire ces préceptes dans un code pour les appliquer ensuite par la force ; il en grave l'amour dans le cœur. Aucune cause de trouble n'échappe à l'esprit ordonnateur du Christianisme. Il va jusqu'à régler les désirs les plus secrets et les affections les plus passagères. Il nous met sans cesse sous les yeux la perfection même ; et pour nous faire éviter les vices et nous porter à la vertu, il nous montre le ciel avec ses jouissances éternelles. C'est ainsi qu'il parviendrait à faire régner le bonheur sur la terre, en mettant l'ordre dans la société, en justifiant le pouvoir et en ennoblissant l'obéissance, en détruisant les vices qui ruinent l'harmonie sociale, et en les remplaçant par les vertus qui la cimentent et la maintiennent. Mais l'homme est toujours là avec sa nature déchue pour entraver ses efforts.

Pourtant on n'a aucun reproche a adresser à ceux qui ont été chargés d'appliquer aux sociétés les grands principes qui doivent les régir. A voir l'état des peuples depuis un siècle, à voir les révoltes, les guerres si multipliées, à voir la violation des traités, la bassesse et

la tyrannie des lois, et la corruption des mœurs, on est peut-être tenté d'élever un doute sur la conduite des papes, mais détrompons-nous, si les sociétés sont si ébranlées, toute la faute, je l'ai dit, en retombe sur les peuples, et non sur les envoyés de Dieu. Eh! certes ils ont rempli leur mission, et ils l'ont remplie dans toute son étendue. Ouvrons l'histoire, et nous allons y voir les efforts qu'ils ont déployés et les bienfaits dont ils ont comblé les sociétés. Qui a détruit les coutumes qui faisaient qu'on regardait la majorité des hommes, non pas même comme des animaux, mais comme de viles choses? Qui a aboli ces gouvernements despotiques, qui n'avaient d'autre loi que la volonté de ceux qui en étaient revêtus, et qui envoyaient les hommes à la mort par caprice et par pur plaisir! Ce sont les papes qui les ont fait disparaître de la terre. Ce sont eux qui ont fondé la belle institution de la monarchie chrétienne, où le gouvernant est aussi peu gouvernant, et le gouverné aussi peu gouverné que possible. Quelle noblesse, quelle douceur et quelle source abondante de vie dans cette monarchie en vigueur au Moyen-âge! Le roi était considéré comme le représentant de Dieu et comme un père, on le vénérait, on le respectait, on l'écoutait. De son côté, le monarque regardait son royaume comme sa famille, et ses sujets comme ses enfants. Pas de despotisme, pas d'esclavage, quoiqu'on en ait dit. On jouissait de la liberté la plus étendue. On ne parlait pas si souvent de la liberté, mais on avait le sentiment et l'usage de la liberté. Qui aussi a changé le droit des gens et l'a posé sur des bases toutes saintes? Qui au Moyen-âge, a formé de l'Europe entière une seule et vaste république, n'ayant q'une loi, l'amour, et qu'un étendard, la croix? Les papes, toujours les papes. Ce sont eux qui ont inspiré, dirigé, soutenu ces fameuses expéditions religieuses, dont les résultats ont été de prolonger de trois siècles l'existence de l'empire d'Orient, de sauver l'Europe du mahométisme, et d'en faire le premier continent du monde, quoique le plus petit. Ce sont les papes qui ont soulevé une partie de l'Europe contre les Turcs au milieu du quinziéme siècle, et qui, vers la fin du seizième, sont allés écraser leur puissance formidable dans le golfe de Lépante. Et quand les Européens, poussés par la soif de l'or, s'aventurèrent en Amérique, masacrant tout pour rassasier leur ambition, qui prit la défense des intérêts de l'humanité? Les papes,

et les papes seuls. Les améliorations qu'ils ont faites dans la législation ne sont ni moins magnifiques, ni moins importantes que celles qu'ils ont opérées dans la constitution et le droit des gens. La civilisation moderne, tant vantée, est réellement fille de la Papauté. Ce sont les immortels Pontifes de Rome qui ont sauvé les restes de la civilisation latine, et qui l'ont fait accepter par les conquérants barbares. Ils ont substitué au code romain le corps du droit canon qui contient des garanties inconnues à tous les autres codes. Ils ont aboli le duel et les épreuves, et ont remplacé ces artifices diaboliques par de douces et saintes institutions. En maintenant par l'excommunication ou l'interdit, l'indissolubilité du lien conjugal, ils ont rendu les plus grands services au monde, parcequ'en se propageant, la polygamie et le divorce auraient engendré des luttes fraternelles, puis des guerres civiles et politiques ; et bientôt la terre n'aurait plus été qu'une vaste arène, où le plus fort et le plus barbare aurait eu le sceptre. Voilà moins que la millième partie des bienfaits distribués au monde par les papes. Qu'on vienne dire après cela qu'ils n'ont pas rempli leur mission. Oh ! ils ont compris le rôle que l'Eternel leur avait dévolu ; et, soutenus par celui qui les avait envoyés, ils n'ont pas failli à ce rôle magnifique. Et Pie IX non plus n'y a pas manqué. Lui aussi, il s'est efforcé de terrasser l'erreur et de propager la vérité, qui est la vie des peuples. Lui aussi il a prêché éloquemment la soumission au pouvoir établi par Dieu. Lui aussi il a condamné la révolte et la tyrannie, défendu la politique sans foi ni loi, la politique du fait accompli, qui ne connaît que la ruse, la force et le succès heureux. Quand l'Autriche, la Russie et la Prusse, foulant aux pieds les droids politiques les plus sacrés, se partagèrent la Pologne, cette nation infortunée en appela aux traités, à la reconnaissance, à l'humanité ; pas un seul souverain n'agit, pas un seul ne bougea. Il n'y eut qu'un pauvre vieillard à cheveux blancs, qui élevât la voix, il n'y eut que Pie IX qui prit les intérêts de ce peuple martyr. Et ce n'est pas le seul acte qu'il aît posé en faveur de la justice. Depuis trente-et-un ans déjà, il ne cesse de s'élever contre toutes les erreurs sociales, et de proclamer les vérités salutaires anx sociétés. Depuis trente-et-un ans, il anathématise le socialisme, l'absolutisme, le radicalisme, le libéralisme sous toutes leurs formes. Depuis trente-et-un ans, il soutient seul la cause des peuples contre toutes

les attaques des haines, des passions, et de toutes les puissances terrestres et infernales. Il y a longtemps que les sociétés se seraient enfoncées dans l'abîme ténébreux de la barbarie, s'il n'avait pas été là pour maintenir et proclamer les grands principes qui leur donnent la vie. Si un jour les peuples rentrent dans l'ordre, la postérité n'aura pas assez de louanges pour exalter le nom trois fois vénérable du grand Pie IX ; et elle le proclamera avec raison le père des peuples, le restaurateur des monarchies chretiennes, et le sauveur des sociétés.

Quelque admirable que soit la conduite des papes envers le monde entier, celle qu'ils ont tenu à l'égard du peuple romain en particulier n'est pas moins digne d'éloges. Quiconque voudrait étudier leur politique y trouverait la condamnation de tous les gouvernements du jour et les vrais moyens de rendre les peuples heureux. Une raison d'être du pouvoir temporel des papes, disent les théologiens, c'est de donner aux rois un modèle en la personne des pontifes. Certes, Messieurs, pour peu qu'on ouvre l'histoire, on voit bien de suite qu'ils méritent d'être pris pour modèles. Quelle douceur, quelle justice, quelle sagesse, dans leur gouvernement ! Sans doute ils ont montré quelquefois qu'ils étaient hommes ; mais ces moments ont toujours été et très-rare, et très-courts. Pas de despotisme, pas d'esclavage dans les états romains. Un régime tout de paternité, laissant aux gouvernés le plus de liberté possible. Les papes ont consacré leurs veilles, leurs labeurs, leur santé, leur vie à procurer le bonheur à leurs sujets. Et malgré leurs ardentes aspirations, à les combler de bienfaits, ils ne se sont jamais écartés du sentier de la justice dans leurs relations avec leurs voisins. Sous aucune dynastie souveraine on ne trouve et un plus grand respect pour le territoire d'autrui, et un moindre souci d'agrandir le sien propre. Combien de fois ont-ils pris les armes, et employé la force pour augmenter leurs possessions? Jamais. Ils ont combattu quelquefois ; mais ce n'était pas pour conquérir, ni pour blesser le droit des gens, c'était pour défendre la liberté du troupeau qui leur était confié. C'était, par exemple, pour soustraire l'Italie aux griffes du léopard Allemand. Ah ! pour cela, ils ont combattu ; et ils ont combattu vaillamment, par ce qu'il s'agissait de leur devoir. Mais dans un autre dessein, jamais. L'avarice, l'ambition, l'amour de la gloire humaine, n'ont pas été connu des papes. Pepin, Char-

lemagne, la comtesse Mathilde, leur ont donné quelques provinces ; et ils possèdent aujourd'hui ce qu'ils possédaient il y a dix siècles. Que dis-je ? à l'heure où je vous parle, ils n'ont pas même un pied de terre, où ils puissent reposer leur tête fatiguée. On a tout enlevé, jusqu'à la liberté à ces instituteurs, à ces tuteurs, à ces sauveurs de l'Europe. Et certes, Messieurs, ce ne sont pas les occasions d'agrandir et de conserver leur territoire qui leur ont manqué ; puisque, pendant quatre siècles, ils ont été à la tête d'un continent ; mais ce sont les passions qui leur ont manqué, ou plutot ce sont les vertus qu'ils ont pratiquées, qui les ont empêchés d'empiéter sur le bien d'autrui, qui les ont fait se tenir dans l'ordre, et qui les ont obligés à le mettre, cet ordre, dans leurs états. Et encore sur ce point, ils peuvent servir de modèles. La volonté de l'Éternel, la justice, est la base sur laquelle ils ont appuyé toutes leurs institutions, et toutes leurs manœuvres. Remplacer la loi païenne par la loi chrétienne, faire respecter l'homme par l'homme comme il doit l'être, mettre le faible et le fort, la veuve et le puissant, parfaitement égaux devant la loi ; forcer les juges à prendre des précautions infinies afin d'éviter les méprises dans l'application des lois, donner des défenseurs aux pauvres, en instituant la congrégation de St. Ives, l'archiconfrérie de St. Jérome, et la prélature Amadori, sont quelques-uns des moyens employés pour établir et maintenir l'ordre dans leurs états. Ajoutez à ces prodiges tous les efforts qu'ils ont déployés pour adoucir et purifier les mœurs, pour déraciner les vices et implanter les vertus. Ah ! que n'ont-ils pas entrepris, exécuté, pour le bonheur de leur cher peuple ! Que ne pourrai-je pas dire des élans généreux, des efforts héroïques, des succès merveilleux des Sylvestre, des Adrien, des Grégoire, des Innocent ? Mais en ce jour de fête où tout nous porte à parler de Pie IX, parlons encore de cet incomparable vieillard. Depuis longtemps les impies blâmaient le gouvernement pontifical, Pie IX leur prouva par des actes, par sa politique intelligente et juste, que la Papauté, loin d'être l'adversaire du progrès et de la vrai liberté en est, contrairement à ce préjugé calomnieux, la protectrice intelligente et résolue. Il appliqua et mit en action la théorie politique la plus juste, la plus rationnelle, la plus chrétienne qui puisse convenir au peuple romain. Se voyant entouré de partis, il travailla à les contenter tous. Il se fit libéral avec les libéraux, réformiste avec

les réformistes. Par son *motu proprio* de 1849 il fit à ses sujets toutes les concessions compatibles avec les droits de sa souveraineté et avec les véritables intérêts des peuples. La sagesse de cet acte politique arracha des louanges de la bouche-même de Palmerston et de Cavour ses deux ennemis les plus acharnés. Et ils avaient bien raison d'admirer et de vanter de telles réformes ; car elles étaient incomparablement supérieures à celles de ses contemporains. Les gouvernements représentatifs ont converti les états en des peuples de pupilles et de mandataires ; les populations romaines furent réellement émancipées sous cet habile pontife. Et qu'il est beau, qu'il est admirable, ce Pie IX dans ses rapports avec les nations étrangères ! Pas plus d'ambition dans ce roi majestueux que dans ses prédécesseurs. Bien loin d'empiéter sur les possessions d'autrui, quand on lui a présenté le trône d'Italie, il n'a pas voulu l'accepter. Quelle leçon donnée aux princes du jour ! Pendant que tous sont mécontents de leur position, lui, sans force et sans puissance, est content de la sienne. Il se déclare satisfait des étroites frontières que la Providence a fixées à ses états. Combien de sages et de sublimes leçons n'a-t-il pas encore données dans ses relations avec ses sujets ! Combien de fois sa conduite n'a-t-elle pas enseigné aux rois à ne point abaisser la vérité au même rang que l'erreur, à ne point recevoir de constitutions contre l'Eternel, à ne point signer de pacte, que la loi divine condamne, et que la conscience chrétienne désavoue ! Combien d'actes dans ce long pontificat nous prouvent que Pie IX est législateur comme saint Edouard, religieux comme saint Louis, clément et tendre comme saint Ferdinand, prudent et sage comme Charlemagne.

O peuple Romain ! pourquoi t'es-tu donc éloigné de lui ? O nations chrétiennes ! pourquoi l'avez-vous donc délaissé, lui ce père si tendre, ce roi si sage, ce pontife si magnanime ? Quel écart déplorable ! Quel aveuglement insensé ! Si vous aviez rencontré le bonheur encore loin du pape, mais vous n'avez trouvé que des commotions, des bouleversements et des catastrophes. Depuis que vous n'écoutez plus le pape vous ne voyez plus à la tête des sociétés que des despotes, des tyrans ou des démagogues sanguinaires. Vous avez perdu la liberté que vous aimez si passionnément. Oui, vous l'avez perdue. " La liberté est une invention chrétienne, a dit Louis Veuillot dans son parfum de Rome, et elle

ne se trouve que là où le Christ se trouve. " Or le Christ ne se trouve pas dans les gouvernements contemporains, parce qu'on en a chassé le pape, qui est son représentant sur la terre ; et parconséquent, la liberté, la vraie liberté ne s'y trouve pas non plus. Ouvrez donc les yeux, peuples et rois. Profitez des leçons que le ciel vous donne en vous écrasant sous le poids des malheurs. Revenez, revenez à Pie IX par amour pour sa doctrine sainte, qui seule peut vous rendre heureux, par reconnaissance pour les bienfaits innombrables dont ses prédécesseurs nous ont comblés, pour ceux qu'il vous distribue lui-même chaque jour avec tant d'abondance. Revenez au pape et il vous guérira de tous vos maux : les guerres diminueront, les révolutions cesseront, les trônes resteront debout. Ecoutez ses préceptes et ses maximes, écoutez sa parole et vous vivrez : " *Hoc fac et vives.* " Oui vous vivrez, vons jouirez d'une vie pleine de sève et de force, Vous reparerez les désordres du passé, vous marcherez rapidement dans la voie du vrai progrès, et vous entrerez bientôt en possession de la tranquillité de l'ordre,c'est-à-dire de la liberté, de l'abondance, du bonheur,

---

LA RÉVOLUTION ET PIE IX.

MM.

Vous venez d'entendre que l'Eglise a découvert aux peuples les vraies notions du droit et de la justice, et que c'est par la Papauté qu'elle a inculqué ces principes aux nations. On vous a montré en particulier les efforts de Pie IX pour les maintenir au sein de la société actuelle. Ma tâche, à moi, est de vous exposer l'œuvre satanique de la révolution, ennemie irréconciliable de l'Eglise ; de vous signaler les luttes de la Papauté contre cette puissance formidable, et en particulier celles de Pie IX.

Avant d'entrer dans le développement de mon sujet, il eut sans doute été opportun de définir la Révolution de manière à la caractériser dans tout son ensemble ; mais, il faut l'avouer, mes efforts pour le faire sont impuissants. Impossible de l'embrasser sur toutes ses faces, tant les formes en sont variées. Pour la connaître à fond, il faudrait sonder le génie du mal, et en pénétrer

l'essence. C'est Protée, qui échappe à la main qui croit le saisir et l'étreindre. C'est le rusé serpent qui revêt des charmes séducteurs, et soustrait toujours sa tête au dard qui le poursuit. C'est la cité du mal acharnée contre la cité du bien, et installant sur ses remparts le drapeau de l'ange rébelle. L'antique "*Non serviam*" est toujours son esprit ; *je serai Dieu* est toujours sa devise. Voilà ce qu'est la Révolution, et bien d'autres choses encore. Avec cela elle s'est élevée sur le monde antique et s'est proclamée reine des âges de ténèbres et de barbarie. Mais devant le sceptre royal du Christ, [illegible] dut baisser pavillon. Terrassée, mais non détruite, [illegible]tôt elle relève la tête et trouve en sa présence une auguste rivale, l'Eglise de ce Christ vainqueur. La lutte s'engage sur le champ, lutte gigantesque s'il en fut jamais. Pendant trois siècles les pontifes romains sont décimés, le sang des martyrs ruisselle partout ; dans Rome et ailleurs la terre est jonchée de cadavres. Déjà l'ennemi allait pousser le cri de victoire, quand soudain apparaît au Capitole Constantin, le drapeau du Christianisme à la main ; c'était proclamer la défaite de la Révolulion. Dès lors l'Eglise victorieuse s'élance à travers les ténèbres du moyen-âge, et jusqu'au seizième siècle, c'est elle qui plane sur le cahos pour le débr[illegible]iller, le féconder et lui donner un ordre parfait : sci[illegible]s, lettres, institutions, tout est pénétré de son essence. [illegible]e seule fonde, enseigne et gouverne malgré les obstacles et les luttes encore souvent renouvelées de la Révolution. Sans doute, durant cette longue période, l'Eglise dut verser bien des larmes, et essuyer bien des pertes de la part de ses ennemis acharnés : Arius avec ses ruses et ses subtilités sans cesse renouvelées, Nestorius, Entychés avec leur malice concentrée, Mahomet avec sa farouche devise et ses brandons incendiaires, n'ont cessé de la harceler dans sa marche. Néanmoins ces attaques, quoique cruelles parfois, ne furent jamais que partielles. L'erreur ne pouvait pousser de profondes racines dans le sol du moyen-âge fécondé par le christianisme. Mais à l'ouverture de l'âge moderne, il fut grand et subit le changement qui s'opéra dans le monde. A la voix de Luther, l'Allemagne est inondée de sang et de carnage ; en Agleterre, Henri VIII, trop lâche pour résister à une passion infâme, se précipite dans le schisme avec tout son royaume. La France à son tour approche ses lévres de la coupe empoisonnée de la renaissance, se prend de

vertige, et roule d'abîme en abîme jusqu'au fond du gouffre horrible de "89". Et depuis, cette France, le soutien de la Papaute, rejette son titre glorieux de Fille aînée de l'Eglise, et se fait le scandale de ses sœurs. L'Italie devient la capitale du monde maçonnique ; l'Espagne est dans les convulsions sociales ; la Turquie est aux prises avec le colosse russe, tandis que les autres peuples échangent au loin leur foi contre l'ancien paganisme. Qu'on jette les yeux sur les contrées de l'Europe. De l'Orient à l'Occident qu'apercevons-nous ? Apostasies, schisme, persécutions ! Peuples et gouvernements sont boulversés par les fureurs révolutionnaires. Et devant cet horizon chargé d'orages, on entend la révolution demander à chaque instant la chûte du pouvoir, le renversement de l'ordre social, la destruction du dogme, de la morale et de la discipline ? La force, mais la force brutale, voilà l'arme favorite de cette révolution. Avec cette arme elle brise tout, renverse tout, et à l'heure présente, elle poursuit sa marche triomphale d'un bout à l'autre de l'Europe et du monde ; de sorte que, sans l'auguste institution de la Papauté, il y aurait lieu de désespérer du salut des nations ; car entre elles et l'abîme il n'y a qu'un pas à franchir, et ce pas elle l'aurait déjà fait, sans la vigilance du vieillard qui règne au Vatican, sans Pie IX. Depuis 31 ans ce courageux Pontife se tient sur le bord de l'abîme pour en écarter les peuples. A son avènement au trône pontifical, il a vu tout le mal qu'avait déjà fait au monde la Révolution ; il en a sondé la profondeur et il s'est mis aussitôt en mesure d'y apporter remède. Oubliant ses propres périls pour ne considérer que ceux de l'Eglise et de la société, on le voit se poser en face de l'erreur, et lutter sans relâche contre le torrent révolutionnaire. Mille fois assailli et presque renversé, il s'est toujours relevé avec avantage, et a paru après la tempête plus radieux et plus fort que jamais. A chaque instant on le voit déjouer les complots de ses ennemis, et renverser leurs projets les mieux concertés. Tour-à-tour il appose au pillage et à la dévastation, les droits de l'imprescriptible justice ; à l'erreur et aux maximes frivoles la majesté de l'imperturbable vérité ; à la corruption et aux mœurs effrontées, l'éclat de l'imposante vertu. Rien ne l'effraie, ni la vue de ses ennemis, ni leurs menaces, ni leurs fureurs aveugles. Cerné de toutes parts, chargé de chaînes, il proteste, il censure, il lance les foudres de

l'anathème. S'agit-il de porter un remède violent aux plaies de l'humanité, on l'a vu lancer son immortel Syllabus, dans lequel il démasque la fraude, flétrit les mauvaises doctrines, et venge la vérité outragée et foulée aux pieds. S'agit-il, au plus fort de la lutte, d'affermir son autorité méconnue, on le voit appeler les évêques des quatre points du globe dans la Ville éternelle, et proclamer en leur présence le dogme de l'infaillibilité pontificale. S'agit-il enfin de défendre le patrimoine de St. Pierre confié à ses soins, il jette un cri d'alarme dans tout l'univers, et sur le champ nous voyons des centaines de guerriers se lever comme un seul homme, pour aller défendre sa cause et prouver au monde entier que la foi n'est pas encore éteinte au sein du Christianisme, et qu'il faut encore compter avec elle.

Mais aujourd'hui que la Révolution a porté une main sacrilège sur les biens de l'Eglise et que notre glorieux Pontife est prisonnier au Vatican, faut-il penser que la Barque de Pierre soit le jouet des vents et des tempêtes? Oh! loin de nous de semblables pensées! Pie IX est chargé de fers, mais il tient encore avec fermeté le gouvernail de l'Eglise. Pie IX est prisonnier et pourtant les plus fiers potantats de la terre tremblent au moindre bruit de ses chaînes, tandis que des millions de catholiques ploient le genou devant la main qui les bénit. Ah! qu'il fait bon de contempler cette noble victime de la Révolution! Qu'il est beau, qu'il est grand surtout ce Vieillard désarmé, sans être vaincu! Du fond de son ignoble geôle il attire sur lui les regards de l'univers; et, pendant que des victorieux d'un jour se vautrent dans une boue ensanglanté, cette noble figure s'élève de plus en plus sereine, forte et radieuse. Malgré ses cinquante-huit ans de prêtrise, malgré ses cinquante ans d'épiscopat, ses trente et-un ans de pontificat, et ses quatre-vingts-cinq ans d'âge, Pie IX paraît encore chaque matin à l'autel, tenant entre ses mains vénérables, l'auguste victime; il accorde chaque jour de nombreuses audiences, et se plie sans peine à toutes les exigences de l'immense troupeau confié à ses soins. Quel prodige admirable! Où trouver dans les fastes de l'Eglise un exemple comparable à celui-là? Vraiment, c'est à désespérer ses plus acharnés ennemis.

Ah! sainte Eglise de mon Dieu, que tu es féconde en miracles! Et toi, institution divine de la Papauté, que tu as vu passer d'orages sur ta tête, depuis ton premier Chef

jusqu'à Pie IX ; et pourtant tu es encore jeune dans ta vieillesse. Comment ne pas t'aimer? et avec toi tes Pontifes qui nous comblent de si grands bienfaits? Oh! Dieu qui entendez les millions de voix qui vous supplient de mettre fin à la longue et dure captivité de notre Père bien-aimé, exaucez au plus tôt les vœux de vos enfants ! surtout conservez Pie IX jusqu'au jour du triomphe de votre Epouse, la sainte Eglise.

A. M. D. et M. G.

LA RELIGION ET PIE IX.

Dans les discours que vous venez d'entendre prononcer, on vous a parlé des différentes phases de la vie de Pie IX. C'était son aimable enfance, et son intéressante jeunesse, son admirable ministère sacerdotal et épiscopal, et son souverain pontificat plus admirable encore. On vous a entretenu de ses rapports avec la société, et avec les differentes erreurs contre la société. Mais par dessus tout, Pie IX est Pape, le père et le chef de la grande société chrétienne ; et comme tel, il a des titres sacrés à nos louanges et à notre admiration; comme tel par conséquent il mérite d'être considéré d'une manière particulière. Il faut donc le voir maintenant dans les différents rapports qu'il a avec la Religion, avec laquelle il n'est pas seulement uni, mais comme identifié, et c'est pour compléter nos études sur ce grand Pape que je suis appelé a vous le faire voir en regard de cette divine institution. Et d'abord dans son acception réelle et nominale, la Religion est la liaison du ciel avec la terre ; en d'autres termes, elle est la communication de la créature raisonnable avec son Créateur. Elle comprend donc l'ensemble des devoirs de l'homme envers la divinité, et les généreux engagements de Dieu envers l'humanité. Admirable contrat, merveilleux échange, qui tourne si bien à l'avantage de l'une, et à la glorification de l'autre ! Mais cette union sublime, cette synthèse magnifique du ciel avec la terre, s'accomplit par un lien non moins magnifique. Ce lien, ou plutôt ce trait-d'union, c'est le Souverain Pontife. Son nom l'indique, il est comme un pont mystérieux jeté sur l'abîme insondable qui sépare le ciel d'avec la terre, et par lequel

s'établissent journellement les communications de l'un à l'autre. Tous les jours, par lui, les plus purs aspirations de la terre montent vers le ciel, et du ciel descendent sur la terre de précieuses et salutaires influences. Quelle chose extraordinaire donc que le Pape; puisque sans lui la Religion elle-même ne pourrait subsister! Des hommes ont prétendu un jour se passer de ce moyen de communication avec Dieu; ils se sont soustraits violemment à la soumission au Pape; aussitôt leurs aspirations ont cessé d'arriver au ciel, et les bonnes influences d'en descendre pour eux; ils ont été frappés de stérilité et de mort. Telles étaient les différentes sectes hérétiques. L'intérêt de la religion est donc bien intimement lié avec l'existence du Pape. De plus la Religion, chose purement abstraite, et ne pouvant s'imposer qu'à de pures intelligences, a besoin, pour se manifester à nous, de prendre une forme visible; c'est ainsi qu'elle nous devient sensible et accessible par l'Eglise, qui est comme le corps ou le vêtement dont elle se sert pour apparaître à nos yeux. Par l'Eglise elle brille dans le monde entier, avec tant d'éclat que tous peuvent aisément l'apercevoir. Mais comment cette Eglise, ou Société, subsis-t-elle, et surtout comment sa visibilité se manifeste-t-elle à tous? Par le Pape, qui en est comme la personnification, et qui est le plus visible de tous. Le Pape ne fait qu'un avec l'Eglise. "Là où est Pierre, là est l'Eglise," disait un grand saint des premiers siècles et le grand évêque de Genève disait dans ces derniers temps: "L'Eglise et le Pape c'est tout un. "Le Pape est aussi appelé le fondement de l'Eglse: *Magnum Ecelesiæ fundamentum;* et s'il faut établir une distinction réelle entre l'Eglise et le Pape, ce ne peut-être que celle qui existe entre l'essence et la forme, entre un édifice et sa base; c'est-à-dire qu'ils sont intimement liés ensemble, et qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre. Quel titre cette union de l'Eglise avec le Pape ne donne-t-il pas à nos hommages et nos respect envers ce dernier! Et, combien encore ici le Pape n'est-il pas nécessaire à la Religion! Il est le phare lumineux qui projette ses clartés sur les ténèbres du monde, il est l'indice du vrai christianisme, et le point de mire où doivent se diriger ceux qui veulent y apartenir. Il est donc réellement celui qui rend surtout l'Eglise visible sur la terre; et de plus, c'est par lui qu'elle se perpétue. Car, comme on vient de le voir, c'est évidemment par lui que subsiste l'Eglise;

et, suivant la promesse faite à St. Pierre par Jésus-Christ lui-même, il doit toujours y avoir un Pape. Le Pape d'aujourd'hui est le continuateur de cette succession de souverains pontifes, qui n'a pas été interrompue depuis Jésus-Christ, et qui se prolongera, nous en avons l'assurance, jusqu'à la fin des siècles. L'histoire d'ailleurs en fait foi dans tous les temps. La Religion est encore la grande institution de la prière. Reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous, tendre à lui de toutes nos forces, l'aimer, le préférer à tout ; puis lui demander la force d'accomplir toutes ces choses et d'arriver enfin à lui, tels sont les différents actes qui constituent la Religion. Or tout cela, qu'est-ce autre chose que la prière elle-même ? Et, pour le dire en passant, combien tout cela répond merveilleusement à un besoin essentiel de notre nature ; puisqu'on n'a jamais mieux défini l'homme que lorsqu'on l'a appelé " Un être qui prie," " Un animal religieux " ! Mais quel est le grand chef de la prière, sinon le Pape ? On n'a pas cru faire connaître mieux son véritable caractère aux naïfs enfants des bois qu'en le leur désignant ainsi. Aussi le Pape prie-t-il lui-même sans cesse ; la prière est son arme offensive et défensive. Il a mission de prier pour l'Eglise universelle, et chaque jour il a des heures fixes pour s'acquitter de ce devoir. Bien plus, le Pape commande la prière ; il en détermine le mode et la fin. Tout cela nous apparaît avec éclat dans les associations pieuses, dans les confréries priantes qu'il approuve, qu'il encourage, ou qu'il établit lui-même ; et dans toutes ses exhortations tendant au même bût. La Religion est aussi l'arsenal de la foi, le trésor des vérités, où s'alimentent les esprits. C'est bien sous cette qualité surtout qu'elle se montrent on ne peut plus digne de notre amour et de notre attachement ; puisque par la foi elle nous donne et entretient en nous la vie. Oui, la foi sur la terre est la vie des nations et des individus ; non pas seulement la vie de l'âme, mais encore la vie naturelle et corporelle elle-même. L'économie de notre nature en effet, n'a pas de meilleur préservatif contre la destruction que l'ensemble des préceptes divins. Mais, ce trésor si précieux de la foi, il est entre les mains d'un gardien fidèle et incorruptible, qui y puise lui-même tout le premier, et qui le distribue ensuite avec sagesse et discernement. Or, ce gardien, ce fidei-commissaire, préposé au soin de ce dépôt sacré, c'est encore le Pape, qui est l'oracle du

monde, et qui le gouverne par sa doctrine. Lui-même est l'aîné des croyants. D'abord il veille avec un soin jaloux à la conservation du dépôt sacré qui lui est confié ; puis quand le temps en est venu, temps dont lui seul est le juge, il enrichit ce dépôt de dogmes nouveaux. Non pas parceque ces vérités n'existaient pas déjà, mais parcequ'elles avaient besoin d'être définies et limitées pour prévenir toute erreur. Puis, ces vérités, nouveaux armements devenus nécessaires à l'Eglisse, par lui-même ou par ses émissaires, il les proclame, il les pub[illegible]e, dans le monde entier. Et quel zèle, quelle indépendance ne déploie-t-il pas dans cette nouvelle fonction de son suprême sacerdoce ! Quand les circonstance l'exigent, quand le besoin s'en fait sentir, sans s'occuper de ce que dira ou pensera le monde, sans craindre les opinions et les réclamations des puissants eux-mêmes, il lance ses définitions dans l'univers. On dirait le chef des apôtres, répondant aux grands de la terre : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes." On dirait le Sauveur lui-même poursuivant au milieu des orages et des tempêtes le cours de sa glorieuse mission. Cependant cette conduite des Papes est de tous les temps, car la vertu et l'héroïsme ont toujours été l'apanage des ministres de la Religion, et surtout de son premier chef. La Religion est encore un jardin fécond des plus suaves vertus, et de la plus sublime sainteté. Et, le Pape encore ici est le maître-fermier de ce jardin ; il est le chef-vigneron du père de famille. C'est lui qui prépare le sol de ce jardin, qui l'échauffe et le féconde par la lumière et par le feu de ses paroles et de ses exemples ; ainsi que par les paroles et par les exemples de ceux qu'il approuve et qu'il envoie. Il l'arrose des flots fécondants de la grâce qu'il fait descendre du ciel ; et quelquefois de son propre sang ou de celui des autres martyrs. Il y enfouit les semences et les boutures de la foi ; il en arrache les mauvais plants de l'erreur, et jusqu'aux dernières racines du vice. Et enfin, d'un glaive impitoyable, il émonde les arbres fruitiers, et il coupe tous les rameaux desséchés. Au temps de la moisson, c'est encore lui qui fait la sélection des bons d'avec les mauvais fruits. Avec sa haute sagesse, il discerne ceux qui doivent être conservés de ceux qui doivent être mis au feu ; et il désigne les plus précieux pour les garder dans le cellier. Enfin, la Religion est une forteresse imprenable, une place forte destinée à se maintenir toujours, et abriter sûrement ceux

qui s'y sont retranchés. Mais le Pape en est la tour aux assisse divines et inébranlables; il est le roc solide sur lequel repose cette forteresse. Roc solide en effet, puisque des puissances formidables en font continuellement le siége, sans pouvoir jamais l'ébranler. Et, comme le disait un jour Pie IX lui-même : "Cette guerre insensée ressemble aux flots de la mer, qui en battant l'écueil et en frémissant contre lui, le maintiennent poli et pur de toute souillure. Ils se retirent bientôt, et laissent après eux les coquillages et les perles." Je n'ai fait que donner une faible idée de ce qu'est le Pape en regard de la religion, et cependant cette esquisse rapide nous a ravis d'admiration. Ah! c'est que nous avons vu dans un simple mortel des pouvoirs et des attributs divins. Mais remarquons-le bien, c'est en Pie IX que nous devons considérer toutes ces choses aujourd'hui. Avec quelle splendeur ne le réalise-t-il pas! Ce que vous en ont dit ceux qui m'ont dévancé à cette tribune, vous a déjà fait voir sa grande supériorité. Est-il bien l'intermédiaire du ciel et de la terre, ce pontife que nous voyons depuis 31 ans traiter avec Dieu une immense partie de son temps, et attirer sur le monde une protection si visible et si merveilleuse, que les impies eux-mêmes en sont tout étonnés? Est-il bien le défenseur et le propagateur de la foi, le pontife de l'Immaculée-Conception, du Syllabus et du Concile du Vatican; le fondateur des nombreux séminaires romains, d'où jaillit dans le monde entier la lumière évangélique? Est-il bien l'homme de la prière, Pie IX, que l'on voit à 4 heures du matin en oraison au pied du crucifix? Il y passe des nuits entières, quand ses occupations trop multipliées lui dérobent tout le jour. S'agit-il de répandre une œuvre de piété, le zèle de Pie IX n'a pas d'égal. Oh! il doit être vif l'amour que lui porte le Divin Cœur, pour lui avoir procuré tant d'honneurs en rendant sa dévotion universelle! Enfin, est-il bien le soutien et le protecteur de l'Eglise, le Pape qui lui a donné cet état de prospérité, malgré les difficultés que nous traversons? Car, quoiqu'on en dise, l'Eglise présente aujourd'hui le plus beau spectacle qui fût peut-être jamais. Elle est persécutée, il est vrai, ses enfants les plus chers sont indignement maltraités; mais, comme toujours, la souffrance même fait sa force. Outre qu'elle purge l'Eglise de ses membres lâches et indignes, qui la deshonorent, elle raffermit les bons, et leur fait former cette union étroite, qu'on

admire aujourd'hui plus que jamais, et qui engendre la puissance. Oui, les vrais chrétiens sont aujourd'hui liés et unis plus que jamais, et ils sont prêts à offrir une vive résistance aux légions de l'enfer. Mais cet événement heureux est le fait de Pie IX. Pie IX sait rallier autour de lui les pasteurs et leurs troupeaux, et faire prendre à tous sa cause en main avec la plus grande vigueur. Dès qu'il fut assis sur la Chaire pontificale, Pie IX se vit entouré de puissants ennemis ; il vit l'Eglise assaillie par de violentes tempêtes. Mais, plein de foi, et avec l'intelligence parfaite de la situation, il résista lui-même vaillamment ; puis il fit appel à tous les chrétiens, qui répondirent généreusement à son cri de détresse. Depuis lors s'est engagé une lutte acharnée, qui dure encore. Mais Pie IX a le dessus ; il triomphera, et il sauvera le monde. Honneur donc à ce vaillant défenseur de l'église et de ses droits ; honneur au vrai protecteur de la société ; honneur à l'adversaire le plus formidable de la Révolution sous toutes ses formes !

A. M. D. et M. G.

---

§. IV.

Les deux derniers articles.

Enfi la séance fut close par une belle poésie : " A l'occasion du Jubilé épiscopal de Pie IX, " œuvre de M. J. Forest élève de Rhétorique ; et par le chant de *l'"Iaflammatus* " de Rossini. L'accompagnement sur pianos des différents morceaux de chant, avait été confié à M. A. Perreault, élève de Rhétorique.

A L'OCCASION DU JUBILÉ ÉPISCOPAL DE PIE IX.

De qui célèbre-t-on la gloire et les conquêtes ?
Pourquoi de toutes parts ces bannières, ces fêtes ?
Mille concerts touchants s'élèvent dans les airs ;
Des lustres étoilés les lumières ardentes
Font briller en tout lieux les cités rayonnantes ;
Un transport unanime agite l'univers !

C'est sans doute un vainqueur, digne d'une épopée,
Qui revient déposer sa glorieuse épée
Au trône au pied du quel le monde est à genoux ?
Et ces milliers de cris sont la fictive marque
Dont les peuples soumis honorent ce monarque,
Caressant son orgueil pour tromper son courroux ?

Non, devant un tyran poursuivant ses conquêtes,
Les vaincus quelquefois laissent courber leurs têtes,
Mais au fond de leur cœur est un fiel écumeux ;
Leurs maladictions font connaître leur haine.
Au contraire, aujourd'hui, toute face est sereine,
Et l'on chante partout : " Le pontife pieux ! "

Oui Pie IX est l'objet de ce triomphe immense !
C'est l'amour filial, c'est la reconnaissance,
Qui dans la sainte Eglise animent tous ces chants.
Oh ! reçois en ce jour notre hommage sincère,
Car ton nom bien-aimé, trop vénérable père,
Est écrit dans le cœur de tous tes fils aimants.

Les voilà donc venus, Pontife de Marie,
Malgré tous les efforts de l'Enfer en furie,
Les voilà donc venus, ces jours si glorieux !
Dix lustres sont passés, ô prodige suprême !
Depuis que du prélat le sacré diadème
Fut placé sur ton front par les anges des cieux.

" Des siècles écoulés j'interroge l'histoire : "
Jamais si longue vie unie à tant de gloire,
N'a fait voir un pontife aussi digne d'honneur,
Chaque jour on en voit des preuves éclatantes.
Mais pourquoi ce chant triste et ces voix gémissantes ?
J'entends de longs soupirs, je vois couler des pleurs !

Pourquoi donc mêlez-vous en ce grand jour de fête,
Aux guirlandes de fleurs qui parent votre tête,
L'emblême des chagrins et des afflictions ?
Lorsque vous célébrez d'un pape magnanime
Les bienfaits, les vertus, la fermeté sublime,
Pourquoi de mots de dueil couvrir vos pavillons ?

—Hélas ! Sur cette terre, une vertu sublime
Est toujeurs exposée aux attaques du crime,

L'innocent en ce monde est souvent malheureux ;
Car ce globe est placé sous l'empire du diable,
Et Pie IX, des chretiens le père véritable,
Exilé sur la terre, est un ange des cieux !

Ses ennemis cruels aveuglés par la haine,
Liant ses bras sacrés d'une pesante chaîne,
Se sont dit, en riant : " Il achève ses jours ;
Encore quelque temps, et du sceptre de Pierre,
On verra les tronçons rouler dans la poussière,
Car ce vieillard caduc ne vivra pas toujours. "

—Oui, contre lui l'enfer a déchaîné sa rage ;
Il entend à ses pieds gronder les vents d'orage,
Qu'importe ? l'Eternel le soutient de sa main ;
Tandis que vainement tous les rois en délire,
Unissent leurs efforts pour briser son empire,
Il promène sur eux un œil calme et serein.

Vous qui voulez du pape effacer la devise,
Vains mortels qui tramez contre la sainte Eglise,
Prétendez-vous lutter avec le saint Esprit ?
jusqu'à la fin des temps, jurant d'être avec elle,
Lui-même, il la défend des coups de l'infidèle,
Qui sous le bras de Dieu courbe son front maudit.

Jadis Napoléon, de célèbre mémoire,
Ce génie étonnant que suivait la victoire,
Avait dit : " A mes pieds foulant mes ennemis,
Aux deux mondes connus je porterai la guerre,
sous le joug de mes lois je courberai la terre ;
Devant moi trembleront tous les peuples soumis."

Et déjà son épée éblouissait le monde,
Quand, méprisant de Dieu la sagesse profonde,
Il voulut à ses lois plier la papauté ;
Dieu tient les conquérants dans sa main redoutable.
La victoire aussitôt s'éloigne du coupable ;
De ses propres sujets il se voit rejeté.

Lorsqu'un si grand génie est tombé de ce faîte,
Contre Dieu croiriez-vous avoir raison complète ?

Ennemis aveuglés, vains jouets de l'orgueil ?
Non, non, comme toujours, Dieu veille sur l'Eglise,
Il abat tôt ou tard quiconque la méprise,
Quand on sape sa base on se creuse un cercueil.

Oui ! Déjà les chrétiens s'arment d'un saint courage ;
Tes lâches ennemis vont expier leur rage,
O Pie IX ! A tes pieds regarde l'univers ;
Aux plus affreux tourments ton âme fut soumise.
Mais bientôt ; oui, bientôt va triompher l'Eglise,
Et tes bras fatigués verront tomber leurs fers !

Réjouis-toi Pie IX, voici le jour de gloire !
Sur ton trône, s'étend l'aile de la victoire ;
Tes ennemis vaincus s'inclinent devant toi ;
Je vois flotter au vend le beau drapeau de Rome,
Et j'entends les chrétiens qui forment ton royaume,
Chanter avec amour : " Gloire au Pontife Roi ! "

A. M. D. G.

V

A la fin le Révd. F. Dorval, curé de l'Assomption et Supérieur du Collége, fit une adresse à l'assemblée et aux élèves, que nous trouvons à propos de reproduire, à cause des nobles sentimentss qui y sont exprimés.

Vénérés confrères mesdames et messieurs :

Je ne sais pas en quels termes vous exprimer la joie et le bonheur que j'éprouve, en voyant votre empressement à assister à cette séance, mais je ne suis pas surpris de votre zèle à venir ici en cette circonstance : car un double motif vous y appelait. D'abord, c'est une fête de famille. Or, dans une fête de famille, il n'y a pas de plus grand bonheur pour des frères et des amis, que de se rencontrer, et de se presser la main sous le toit paternel. Ensuite c'est la fête de notre père commun, c'est le jubilé épiscopal de l'immortel Pie IX. On aime tout naturellement à entendre parler de ceux qui nous sont chers, et pour qui on a de l'affection. Or, vous aimez cet illustre Pontife. Qui ne l'aimerait pas ? Vous saviez

qu'on vous en parlerait aujourd'hui. Il n'y a donc rien de surprenant de vous voir réunis en ce moment en si grand nombre. On serait surpris au contraire de ne pas vous y voir.

Je remercie spécialement les représentants des communautés religieuses et des colléges, tous les vénérés membres du clergé et les citoyens distingués, qui ont bien voulu se réunir à nos anciens élèves pour nous honorer de leur présence.

Mes chers enfants il me semble que je manquerais de justice à votre égard, si tout en vous félicitant de vos succès, je ne vous remerciais pas bien cordialement, pour vous être imposé tant de fatigues, pour vous être même privés de vos moments de loisir, afin de préparer cette belle et intéressante séance, et cela, sans nuire a vos devoirs classiques. Vous nous avez prouvé que vous aimiez Pie IX par les paroles élogieuses que nous venons d'entendre, et surtout par les sacrifices dont je viens de parler. Vous avez bien raison de l'aimer, cet illustre et inestimable Pontife. Vous l'aimez parce qu'il est Pape et notre Père commun, vous l'aimez parce que depuis trente-et-un ans qu'il gouverne l'Eglise avec tant de sagesse, il a rendu les services les plus signalés à notre Sainte Religion et à cette maison en particulier. Vous l'aimez non seulement parce qu'il est notre Père, mais parce qu'il est un père malheureux. Vous savez que lorsqu'une personne est dans le malheur, nous serait-elle entièrement étrangère, nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver pour elle la plus grande sympathie. Comment pourrions-nous donc ne pas aimer Pie IX, lui qui bien loin de nous être étranger, est notre père à tous, mais un père rempli de bonté, qui nous a comblés des plus grands bienfaits et qui est si persécuté. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au milieu de toutes ses persécutions, dans sa prison du Vatican, il dicte la loi à tous les rois de la terre, et fait trembler son persécuteur et spoliateur sacrilége sur son trône chancelant. Quelle grandeur ; quelle puissance ! Plus il est faible et malheureux aux yeux des hommes, plus il est grand et puissant dans la réalité, et plus aussi il est digne de notre vénération et de notre amour.

Quant à vous, mes chers enfants, à quelqu'état que vous appelle la Divine Providence, conservez toujours dans vos cœurs les principes que vous puisez dans cette Maison. Continuez à aimer N. S. P. le Pape Pie IX, si

vous l'aimez, vous vous dévouerez pour lui, vous vous déclarerez toujours contre les ennemis de l'Eglise. Si vous l'aimez, vous aimerez la doctrine qu'il nous a laissée dans son admirable Syllabus, et vous y conformerez votre conduite. Surtout vous reconnaîtrez la doctrine de l'union de l'Eglise avec l'Etat, mais en même temps la subordination de l'Etat à l'Eglise.

CONCLUSION.

Comme tous sont à même de s'en convaincre par ce qui précède, le collége de L'Assomption aime et vénère Pie IX. Cette fête toutefois, avec toute sa splendeur, n'est qu'un faible écho des sentiments qui animent ses membres envers ce grand Pontife. En lui nous voyons le Pape parfaitement fidèle à sa mission ; et l*e Pape*, suivant l'expression naïve d'un jeune enfant de Rome, *est le Christ sur la terre.* Comme le Christ, qu'il représente, il est l'Alpha et l'Oméga, la pierre angulaire et la clef de voûte de l'édifice de l'Eglise. Nous tenons à la Papauté plus qu'à notre propre vie ; et dans Pie IX nous admirons l'un des plus grands papes, qui aît jamais paru. Puisse ce grand Pontife, avant de quitter la terre, voir le triomphe complet de ses immenses entreprises, et le couronnement parfait de tous ses nobles désirs ! Puissent, non senlement tous ceux qui verront et qui liront cette brochure, mais encore tous les chrétiens, et tous les nobles cœurs, se réunir dans une même pensée pour embrasser la plus sainte des causes, et travailler à son plein succès !

A. M. D. et M. G.
